

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

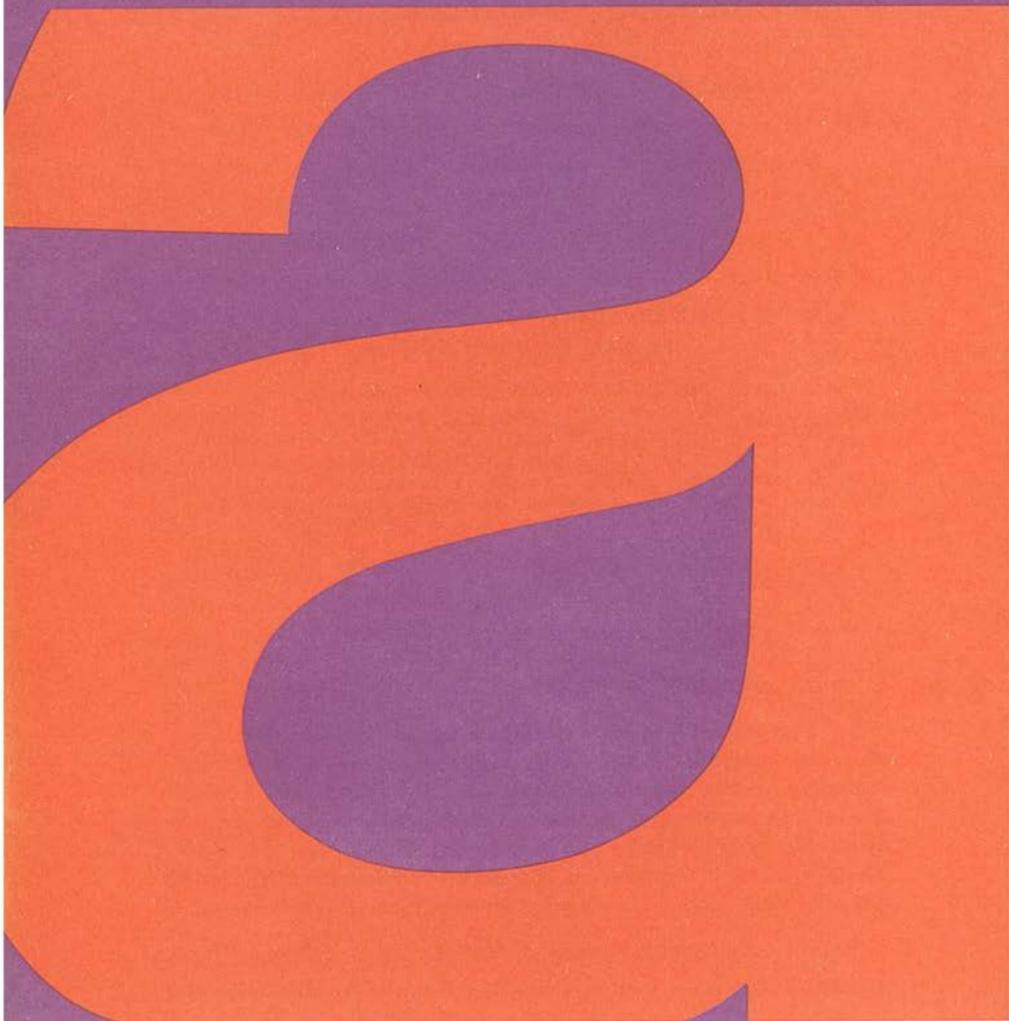
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Novembre 1980  
27<sup>e</sup> année

323

## REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

### TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie .....	90 F	45 F
Etranger .....	115 F	60 F

Abonnement de soutien : 1 an : 115 F — Etranger : 135 F

Abonnement d'Honneur à partir de 175 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

### Abonnements - Correspondances - Envoi de textes « ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N  
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*3 F pour tout changement d'adresse.*

### ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'Arcadie existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

*Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.*

Copyright « Arcadie 1980 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1980. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

# ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE  
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE NOVEMBRE 1980

## SOMMAIRE

Le Sénat et la loi .....	616
Le vrai sexe, par MICHEL FOUCAULT .....	617
Stupidité ou inconscience d'un projet de loi.....	626
Le péché de Sodome, par PIERRE O'CLEROS.....	628
Clandestinité, par MATHIEU FOURESTIER .....	636
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE...	638
Dialogue des morts illustres, par PIERRE FONTANIÉ.	647
Les Journées nationales d'ARCADIE .....	654

### LIVRES :

<i>Poèmes érotiques</i> , de VERLAINE .....	661
<i>Alice au pays des femmes</i> , d'Élula PERRIN .....	663
<i>L'enfant et le pédéraste</i> , de Benoît LAFOUGE et Jean-Luc PINARD-LEGRY .....	664
<i>Facing up</i> .....	666
<i>Le calicot</i> , de Nicole ADRIENNE .....	667

### THÉÂTRE :

<i>Essayez donc nos pédalos</i> , d'Alain MARCEL .....	669
--	-----

### CINÉMA :

<i>Caligula</i> , de Tinto BRASS .....	670
<i>La banquière</i> , de Francis GIROD .....	670
<i>Cruising</i> , de William FREDKIN .....	671
<i>Nijinsky</i> , d'Herbert ROSS .....	672
<i>Anthracite</i> , d'Édouard NIERMANS .....	673
<i>De la vie des marionnettes</i> , d'Ingmar BERGMAN .....	674
<i>Fame</i> , d'Alan PARKER .....	675

## LE SÉNAT ET LA LOI

Juin 1978, le Sénat, sur la proposition de Madame Pelletier vote un texte qui rétablira la parité entre hétérosexuels et homosexuels quant à la majorité sexuelle. L'Assemblée Nationale refuse. Le Sénat maintient. L'assemblée refuse. Une commission mixte paritaire est demandée par le Premier Ministre qui aussitôt retire sa demande (avril-juin 1980) et le Sénat en troisième lecture, octobre 1980, revient sur ses votes antérieurs. On ne veut plus de majorité à 15 ans.

Que penserait la France de ses Sénateurs s'ils ouvraient les portes à un laxisme déjà fort avancé, voire à des criminels non chatiés.

C'est un certain Max Lejeune qui affirme cela. Et voilà où en sont les choses.

A nouveau cela reviendra vers la Chambre des députés.

M. FOYER, n'en doutons pas, veille.

Et la loi restera ce qu'elle était.

Jusqu'à quand ?

Il reste cette réforme générale du code pénal entreprise depuis des années par une commission de spécialistes et qui siège au Ministère de la Justice. Mais M. Peyrefitte n'en veut pas.

Alors après les élections présidentielles de 1981 ?

Peut-être. Et avant, questionnés à ce sujet, nous verrons ce que les candidats à la présidence de la République nous répondront.

Affaire à suivre encore. Hélas.

Faisons-nous peur ? Certainement à écouter M. DAILLY, et ses collègues. Disons aussi simplement que nous intéressons peu de monde.

Que de mouvements, d'organisations, d'associations, que de personnalités de divers corps sont gênés s'ils doivent prendre position sur le problème homophile. Et il est évident que si on fixe les yeux sur tels films, tels livres, telles attitudes, tels comportements des homophiles, on peut craindre que tout ce monde, qui est la majorité, ne puisse plus nous comprendre et de ce fait nous admettre ou nous défendre. Et cela est depuis toujours, ou presque... La faute ? A qui ? aux autres ? aux homosexuels ? Chacun dans le secret de sa conscience répondra à cette terrible question.

ARCADIE

## LE VRAI SEXE

par MICHEL FOUCAULT.

*Ceci est, avec quelques ajouts, le texte français de la préface à l'édition américaine d'Herculine Barbin, dite Alexina B. Cette édition comporte en appendice la nouvelle de Panizza, Un scandale au couvent, qui est inspirée par l'histoire d'Alexina ; Panizza avait dû la connaître à travers la littérature médicale de l'époque. En France, les mémoires d'Herculine Barbin ont été publiées aux éditions Gallimard et Un scandale au couvent se trouve dans un recueil de nouvelles de Panizza, publié sous ce titre général par les éditions de la Différence. C'est René de Céccaty qui m'avait signalé le rapprochement entre le récit de Panizza et l'histoire d'Alexina B.*

Avons-nous vraiment besoin d'un vrai sexe ? Avec une constance qui touche à l'entêtement, les sociétés de l'Occident moderne ont répondu par l'affirmative. Elles ont fait jouer obstinément cette question du « vrai sexe » dans un ordre de choses où on pouvait s'imaginer que seules comptent la réalité des corps et l'intensité des plaisirs.

Longtemps, toutefois, on n'a pas eu de telles exigences. Le prouve l'histoire du statut que la médecine et la justice ont accordé aux hermaphrodites. On a mis bien longtemps à postuler qu'un hermaphrodite devait avoir un seul, un vrai sexe. Pendant des siècles, on a admis tout simplement qu'il en avait deux. Monstruosité qui suscitait l'épouvante et appelait les supplices ? Les choses, en fait, ont été beaucoup plus compliquées. On a, c'est vrai, plusieurs témoignages de mises à mort, soit dans l'Antiquité, soit au Moyen Age. Mais on a aussi une jurisprudence abondante et d'un tout autre type. Au Moyen Age, les règles de droit — canonique et civil — étaient sur ce point fort claires : étaient appelés hermaphrodites ceux en qui se juxtaposaient selon des proportions qui pouvaient être variables, les deux sexes.

En ce cas, c'était le rôle du père ou du parrain (de ceux, donc, qui « nommaient » l'enfant), de fixer, au moment du baptême, le sexe qui allait être retenu. Le cas échéant, on conseillait de choisir celui des deux sexes qui paraissait l'emporter, ayant « le plus de vigueur » ou « le plus de chaleur ». Mais plus tard, au seuil de l'âge adulte, lorsque venait pour lui le moment de se marier, l'hermaphrodite était libre de décider lui-même s'il voulait toujours être du sexe qu'on lui avait attribué, ou s'il préférerait l'autre. Seul impératif : n'en plus changer, garder jusqu'à la fin de ses jours celui qu'il avait déclaré alors, sous peine d'être considéré comme sodomite. Ce sont ces changements d'option et non pas le mélange anatomique des sexes qui ont entraîné la plupart des condamnations d'hermaphrodites dont on a gardé la trace en France, pour la période du Moyen Age et de la Renaissance.

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les théories biologiques de la sexualité, les conditions juridiques de l'individu, les formes de contrôle administratif dans les États modernes ont conduit peu à peu à refuser l'idée d'un mélange des deux sexes en un seul corps et à restreindre par conséquent le libre choix des individus incertains. Désormais, à chacun, un sexe et un seul. A chacun son identité sexuelle première, profonde, déterminée et déterminante ; quant aux éléments de l'autre sexe qui éventuellement apparaissent, ils ne peuvent être qu'accidentels, superficiels ou même tout simplement illusoire. Du point de vue médical, cela veut dire qu'en présence d'un hermaphrodite, il ne s'agira plus de reconnaître la présence de deux sexes juxtaposés ou entremêlés, ni de savoir lequel des deux prévaut sur l'autre ; mais de déchiffrer quel est le vrai sexe qui se cache sous des apparences confuses ; le médecin aura en quelque sorte à déshabiller les anatomies trompeuses et à retrouver, derrière des organes qui peuvent avoir revêtu les formes du sexe opposé, le seul vrai sexe. Pour qui sait regarder et examiner, les mélanges de sexes ne sont que des déguisements de la nature : les hermaphrodites sont toujours des « pseudo-hermaphrodites ». Telle est du moins la thèse qui a eu tendance à s'accréditer, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à travers un certain nombre d'affaires importantes et passionnément discutées.

Du point de vue du droit, cela impliquait évidemment la disparition du libre choix. Ce n'est plus à l'individu de décider de quel sexe il veut être, juridiquement ou socia-

lement ; mais c'est à l'expert de dire quel sexe la nature lui a choisi, et auquel par conséquent la société doit lui demander de se tenir. La justice, s'il faut faire appel à elle (lorsque par exemple quelqu'un est soupçonné de ne pas vivre sous son vrai sexe et de s'être abusivement marié), aura à établir ou à rétablir la légitimité d'une nature qu'on n'a pas suffisamment bien reconnue. Mais si la nature, par ses fantaisies ou accidents, peut « tromper » l'observateur et cacher pendant un temps le vrai sexe, on peut bien soupçonner aussi les individus de dissimuler la conscience profonde de leur vrai sexe et de profiter de quelques bizarreries anatomiques pour se servir de leur propre corps comme s'il était d'un autre sexe. En bref, les fantasmagories de la nature peuvent servir aux errements du libertinage. De là l'intérêt *moral* du diagnostic *médical* du vrai sexe.

Je sais bien que la médecine du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> a corrigé beaucoup de choses dans ce simplisme réducteur. Nul ne dirait plus aujourd'hui que tous les hermaphrodites sont « pseudo- », même si on restreint considérablement un domaine dans lequel on faisait entrer autrefois, pêle-mêle, beaucoup d'anomalies anatomiques diverses. On admet aussi, avec d'ailleurs beaucoup de difficultés, la possibilité pour un individu d'adopter un sexe qui n'est pas biologiquement le sien.

Pourtant l'idée qu'on doit bien avoir finalement un vrai sexe est loin d'être tout à fait dissipée. Quelle que soit sur ce point l'opinion des biologistes, on trouve au moins à l'état diffus, non seulement dans la psychiatrie, la psychanalyse, la psychologie, mais aussi dans l'opinion courante, l'idée qu'entre sexe et vérité, il existe des relations complexes, obscures, et essentielles. On est, c'est certain, plus tolérant à l'égard des pratiques qui transgressent les lois. Mais on continue à penser que certaines d'entre elles insultent à « la vérité » : un homme « passif », une femme « virile », des gens de même sexe qui s'aiment entre eux : on est disposé peut-être à admettre que ce n'est pas une grave atteinte à l'ordre établi ; mais on est assez prêt à croire qu'il y a là quelque chose comme une « erreur ». Une « erreur » entendue au sens le plus traditionnellement philosophique : une manière de faire qui n'est pas adéquate à la réalité ; l'irrégularité sexuelle est perçue peu ou prou comme appartenant au monde des chimères. C'est pourquoi on se défait assez difficilement de l'idée que ce ne sont pas des crimes ; mais moins aisément encore de la sus-

picion que ce sont des « inventions » complaisantes, mais inutiles de toutes façons et qu'il vaudrait mieux dissiper. Réveillez-vous, jeunes gens, de vos jouissances illusoires ; dépouillez vos déguisements et rappelez-vous que vous avez un sexe, un vrai.

Et puis on admet aussi que c'est du côté du sexe qu'il faut chercher les vérités les plus secrètes et les plus profondes de l'individu ; que c'est là qu'on peut le mieux découvrir ce qu'il est et ce qui le détermine ; et si pendant des siècles on a cru qu'il fallait cacher les choses du sexe parce qu'elles étaient honteuses, on sait maintenant que c'est le sexe lui-même qui cache les parties les plus secrètes de l'individu : la structure de ses fantasmes, les racines de son moi, les formes de son rapport au réel. Au fond du sexe, la vérité.

Au point de croisement de ces deux idées — qu'il ne faut pas nous tromper en ce qui concerne notre sexe, et que notre sexe recèle ce qu'il y a de plus vrai en nous — la psychanalyse a enraciné sa vigueur culturelle. Elle nous promet à la fois notre sexe, le vrai, et toute cette vérité de nous-même qui veille secrètement en lui.

\*

Dans cette étrange histoire du « vrai sexe », le mémoire d'Alexina Barbin est un document. Il n'est pas unique, mais il est assez rare. C'est le journal ou plutôt les souvenirs laissés par un de ces individus auxquels la médecine et la justice du XIX<sup>e</sup> siècle demandaient avec acharnement quel était leur véritable identité sexuelle.

Elevée comme une jeune fille pauvre et méritante dans un milieu presque exclusivement féminin et fortement religieux, Herculine Barbin, surnommée dans son entourage Alexina, avait été finalement reconnue comme un « vrai » garçon ; obligé de changer de sexe légal, après une procédure judiciaire et une modification de son état-civil, il fut incapable de s'adapter à son identité nouvelle et finit par se suicider. Je serais tenté de dire que l'histoire était banale — n'étaient deux ou trois choses que lui donnent une particulière intensité.

La date, d'abord. Vers les années 1860-1870, on est justement à une de ces époques où s'est pratiqué avec le plus d'intensité la recherche de l'identité dans l'ordre sexuel : sexe vrai des hémaphrodites, mais aussi identification des

différentes perversions, leur classement, leur caractérisation, etc. ; bref, le problème de l'individu et de l'espèce dans l'ordre des anomalies sexuelles. C'est sous le titre de *Question d'identité* que fut publié en 1860 dans une revue médicale la première observation sur A.B. ; c'est dans un livre sur la *Question médicolégale de l'identité* que Tardieu a publié la seule partie de ses souvenirs qu'on ait pu retrouver. Herculine-Adélaïde Barbin ou encore Alexina Barbin ou encore Abel Barbin, désigné dans son propre texte soit sous le prénom d'Alexina soit sous celui de Camille, a été l'un de ces héros malheureux de la chasse à l'identité.

Avec ce style élégant, apprêté, allusif, un peu emphatique et désuet qui était pour les pensionnats d'alors non seulement une façon d'écrire, mais une manière de vivre, le récit échappe à toutes les prises possibles de l'identification. Le dur jeu de la vérité, que les médecins imposeront plus tard à l'anatomie incertaine d'Alexina, personne n'avait consenti à le jouer dans le milieu de femmes où elle avait vécu, jusqu'à une découverte que chacun retardait le plus possible et que deux hommes, un prêtre et un médecin, ont finalement précipitée. Ce corps un peu dégingandé, mal gracieux, de plus en plus aberrant au milieu de ces jeunes filles parmi lesquelles il grandissait, il semble que nul, en le regardant, ne le percevait ; mais qu'il exerçait sur tous, ou plutôt sur toutes, un certain pouvoir d'envoûtement qui embrumait les yeux et arrêtaient sur les lèvres toute question. La chaleur que cette présence étrange donnait aux contacts, aux caresses, aux baisers qui couraient à travers les yeux de ces adolescentes était accueillie par tout le monde avec d'autant plus de tendresse que nulle curiosité ne s'y mêlait. Jeunes filles fausement naïves, ou vieilles institutrices qui se croyaient avisées, toutes étaient aussi aveugles qu'on peut l'être dans une fable grecque, quand elles voyaient sans le voir cet Achille gringalet caché au pensionnat. On a l'impression — si du moins on prête foi au récit d'Alexina — que tout se passait dans un monde d'élan, de plaisirs, de chagrins, de tiédeurs, de douceurs, d'amertume, où l'identité des partenaires et surtout celle de l'énigmatique personnage autour duquel tout se nouait était sans importance.

Dans l'art de diriger les consciences, on utilise souvent le terme de « discrétion ». Mot singulier qui désigne la capacité de percevoir les différences, de discriminer les sentiments et jusqu'aux moindres mouvements de l'âme, de

débusquer l'impur sous ce qui paraît pur et de séparer dans les élans du cœur ce qui vient de Dieu et ce qui est insufflé par le Séducteur. La discrétion distingue, à l'infini s'il le faut ; elle a à être « indiscreète » puisqu'elle a à fouiller les arcanes de la conscience. Mais par ce même mot les directeurs de conscience entendent aussi l'aptitude à garder la mesure, à savoir jusqu'où ne pas aller trop loin, à se taire sur ce qu'il ne faut pas dire, à laisser au bénéfice de l'ombre ce qui deviendrait dangereux à la lumière du jour. On peut dire qu'Alexina a pu vivre pendant longtemps dans le clair-obscur du régime de « discrétion » qui était celui des couvents, des pensions, et de la monosexualité féminine et chrétienne. Et puis — ce fut son drame —, elle est passée sous un tout autre régime de « discrétion ». Celui de l'administration, de la justice et de la médecine. Les nuances, les différences subtiles qui étaient reconnues dans le premier n'y avaient plus cours. Mais ce qu'on pouvait taire dans le premier devait être dans le second manifesté et clairement partagé. Ce n'est plus, à vrai dire, de discrétion qu'il faut parler, mais d'analyse.

Les souvenirs de cette vie, Alexina les a écrits une fois découverte et établie sa nouvelle identité. Sa « vraie », et « définitive » identité. Mais il est clair que ce n'est pas du point de vue de ce sexe enfin trouvé ou retrouvé qu'elle écrit. Ce n'est pas l'homme qui parle enfin, essayant de se rappeler ses sensations et sa vie du temps qu'il n'était pas encore « lui-même ». Quand Alexina rédige ses mémoires, elle n'est pas très loin de son suicide ; elle est toujours pour elle-même sans sexe certain ; mais elle est privée des délices qu'elle éprouvait à n'en pas avoir ou à n'avoir pas tout à fait le même que celles au milieu desquelles elle vivait, et qu'elle aimait, et qu'elle désirait si fort. Ce qu'elle évoque dans son passé, ce sont les limbes heureuses d'une non-identité, que protégeait paradoxalement la vie dans ces sociétés fermées, étroites et chaudes où on a l'étrange bonheur, à la fois obligatoire et interdit, de ne connaître qu'un seul sexe ; ce qui permet d'en accueillir les gradations, les moirures, les pénombres, les coloris changeants comme la nature même de leur nature. L'autre sexe n'est pas là avec ses exigences de partage et d'identité, disant : « si tu n'es pas toi-même, exactement et identiquement, alors tu es moi. Présomption ou erreur, peu importe ; tu serais condamnable si tu en restais là. Rentre en toi-même ou rends-toi et accepte d'être moi ». Alexina, me semble-t-il,

ne voulait ni l'un ni l'autre. Elle n'était pas traversée de ce formidable désir de rejoindre l'« autre sexe » que connaissent certains qui se sentent trahis par leur anatomie ou emprisonnés dans une injuste identité. Elle se plaisait, je crois, dans ce monde d'un seul sexe où étaient toutes ses émotions et tous ses amours, à être « autre » sans avoir jamais à être « de l'autre sexe ». Ni femme aimant les femmes, ni homme caché parmi les femmes, Alexina était le sujet sans identité d'un grand désir pour les femmes ; et pour ces mêmes femmes elle était un point d'attirance de leur féminité et pour leur féminité, sans que rien les force à sortir de leur monde entièrement féminin.

La plupart du temps, ceux qui racontent leur changement de sexe appartiennent à un monde fortement bisexuel ; le malaise de leur identité se traduit par le désir de passer de l'autre côté — du côté du sexe qu'ils désirent avoir ou auquel ils voudraient appartenir. Ici, l'intense monosexualité de la vie religieuse et scolaire sert de révélateur aux tendres plaisirs que découvre et provoque la non-identité sexuelle, quand elle s'égaré au milieu de tous ces corps semblables.

\*

Ni l'affaire d'Alexina, ni ses souvenirs ne semblent avoir, à l'époque, soulevé beaucoup d'intérêt. A. Dubarry, un polygraphe auteur de récits d'aventure et de romans médico-pornographiques, comme on les aimait tant à l'époque, a manifestement emprunté pour son *Hermaphrodite* plusieurs éléments à l'histoire d'Herculine Barbin (2). Mais c'est en Allemagne que la vie d'Alexina a trouvé un très remarquable écho. Il s'agit d'une nouvelle de Panizza, intitulée *Un scandale au couvent*. Que Panizza ait eu, par l'ouvrage de Tardieu, connaissance du texte d'Alexina, il n'y a rien d'extraordinaire : il était psychiatre et il a fait un séjour en France au cours de l'année 1881. Il s'y intéressa plus à la littérature qu'à la médecine, mais le livre sur la *Question médico-légale de l'identité* a dû lui passer entre

(2) A. Dubarry a ainsi écrit une longue série de récits sur le titre *Les Déséquilibrés de l'amour* ; il y a ainsi *Le Coupeur de nattes*, *Les femmes ennuquées*, *Les Invertis (vice allemand)*, *Le plaisir sanglant*, *l'Hermaphrodite*.

les mains, à moins qu'il ne l'ait trouvé dans une bibliothèque allemande quand il y revint en 1881 et exerça pour quelque temps son métier d'aliéniste. La rencontre imaginaire entre la petite provinciale française au sexe incertain et le psychiatre frénétique qui devait mourir à l'asile de Bayreuth a de quoi surprendre. D'un côté, des plaisirs furtifs et sans nom qui croissent dans la tiédeur des institutions catholiques et des pensions de jeunes filles, de l'autre la rage anticléricale d'un homme chez qui s'entrelaçaient bizarrement un positivisme agressif et un délire de persécution au centre duquel trônait Guillaume II. D'un côté, d'étranges amours secrètes qu'une décision des médecins et des juges allait rendre impossibles ; de l'autre, un médecin qui après avoir été condamné à un an de prison pour avoir écrit le *Concile d'Amour*, un des textes les plus « scandaleusement » antireligieux d'une époque qui n'en a pourtant pas manqué, fut chassé de Suisse où il avait cherché refuge, après un « attentat » sur une mineure.

Le résultat est assez remarquable. Panizza a conservé quelques éléments importants de l'affaire : le nom même d'Alexina B., la scène de l'examen médical. Il a, pour une raison que je saisis mal, modifié les rapports médicaux (peut-être parce qu'utilisant ses propres souvenirs de lecture sans avoir le livre de Tardieu sous la main, il s'est servi d'un autre rapport qu'il avait à sa disposition et qui concernait un cas un peu semblable). Mais il a surtout fait basculer tout le récit. Il l'a transposé dans le temps, il a modifié beaucoup d'éléments matériels et toute l'atmosphère ; et surtout il l'a fait passer du mode subjectif à la narration objective. Il a donné à l'ensemble une certaine allure « XVIII<sup>e</sup> siècle » : Diderot et la *Religieuse* n'ont pas l'air d'être bien loin. Un riche couvent pour jeunes filles de l'aristocratie ; une supérieure sensuelle portant à sa jeune nièce une affection équivoque ; des intrigues et des rivalités entre les religieuses ; un abbé érudit et sceptique ; un curé de campagne crédule et des paysans qui saisissent leurs fourches pour chasser le diable : il y a là tout un libertinage à fleur de peau et tout un jeu à moitié naïf de croyances pas tout à fait innocentes, qui sont tout aussi éloignés du sérieux provincial d'Alexina que de la violence baroque du *Concile d'Amour*.

Mais en inventant tout ce paysage de galanterie perverse, Panizza laisse volontairement au centre de son récit une vaste plage d'ombre : là précisément où se trouve Alexina.

Sœur, maîtresse, collégienne inquiétante, chérubin égaré, amante, amant, faune courant dans la forêt, incube qui se glisse dans les dortoirs tièdes, satire aux jambes poilues, démon qu'on exorcise — Panizza ne présente d'elle que les profils fugitifs sous lesquels les autres la voient. Elle n'est rien d'autre, elle le garçon-fille, le masculin-féminin jamais éternel, que ce qui passe, le soir, dans les rêves, les désirs et les peurs de chacun. Panizza n'a voulu en faire qu'une figure d'ombre sans identité et sans nom, qui s'évanouit à la fin du récit sans laisser de trace. Il n'a même pas voulu la fixer par un suicide où elle deviendrait comme Abel Barbin un cadavre auquel des médecins curieux finissent par attribuer la réalité d'un sexe mesquin.

Si j'ai rapproché ces deux textes et pensé qu'ils méritaient d'être republiés ensemble, c'est d'abord parce qu'ils appartiennent à cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui a été si fortement hantée par le thème de l'hermaphrodite — un peu comme le XVIII<sup>e</sup> l'avait été par celui du travesti. Mais aussi parce qu'ils permettent de voir quel sillage a pu laisser cette petite chronique provinciale, à peine scandaleuse, dans la mémoire malheureuse de celui qui en avait été le personnage principal, dans le savoir des médecins qui ont eu à intervenir et dans l'imagination d'un psychiatre qui marchait, à sa manière, vers sa propre folie.

MICHEL FOUCAULT.

TONY DUVERT

## L'ENFANT AU MASCULIN

le problème de la pédophilie

Ed. de Minuit — 184 p. — 28 F

## STUPIDITÉ OU INCONSCIENCE D'UN PROJET DE LOI ?

Il s'agit de l'alinéa 3 de l'article 331 du Code Pénal, actuellement en discussion, accepté par la Chambre des Députés, à l'instigation de Monsieur Foyer, bien que refusé par le Sénat et par la Commission des lois.

Ce fameux alinéa, concernant les actes sexuels commis sur des mineurs, se veut aggravant lorsqu'il s'agit de « mineurs du même sexe ». Il est à penser que, dans l'esprit du rédacteur de cet alinéa, c'est donc l'homosexualité qui est mise en cause ; et c'est ce qui ressort des nombreuses discussions et polémiques de presse engagées ça et là.

Il semble que tout le monde est tellement obnubilé par cet esprit homosexuel, que tout le monde, sauf les Sénateurs, en ait perdu le bon sens.

En effet, si l'homosexualité a été visée, l'aspect discriminatoire de cet alinéa passe complètement inaperçu. Car il ne faut pas oublier que, par nature (et par statistiques), c'est l'homme qui est visé ici. Du même coup, si le sujet est l'homme, l'objet concerné par cet alinéa est donc un garçon. Et tout l'esprit de cet alinéa se résume à ceci : on peut se permettre beaucoup avec une fille de 15 ans + 1 jour et on ne peut rien se permettre avec un garçon de 17 ans, 11 mois et 29 jours. Alors de deux choses l'une :

— ou bien on considère qu'un garçon de 18 ans à peine est incapable de se défendre et donc qu'il faut le protéger, tandis qu'une fille de 15 ans et quelques jours est mieux armée.

— ou bien on considère qu'il est juste de protéger les « mineurs », mais que pour une fille de plus de 15 ans, cela a beaucoup moins d'importance.

Dans les deux cas la stupidité le dispute à l'inconscience. Est-il donc plus facile pour un homme de circonvenir un garçon de 17 ans, bâti en athlète la plupart du temps à notre

époque, de faire avec lui ce à quoi il n'est pas enclin que d'entraîner une faible et pure jeune fille de 15 ans à commettre un acte sexuel ? Que MM. les Députés qui ont des enfants de cet âge aient donc le courage de répondre à cette question, qui se pose dans le cas de la première hypothèse.

Dans la seconde hypothèse, il a été prouvé, et ce n'est plus un secret pour personne (du moins cela ne devrait pas en être un pour des personnages dont les responsabilités sont importantes) qu'une expérience homosexuelle, d'ailleurs généralement peu « poussée », entre un adolescent en quête de sensation inhérentes à son évolution et un adulte n'a aucune suite ni conséquence sur le comportement sexuel de cet adolescent ; bien au contraire, son évolution psychique est meilleure quand il est débarrassé d'un problème qui se posait à lui. En revanche, il est constant que la plupart des jeunes filles séduites ressentent, pendant très longtemps, un certain dégoût pour l'homme, pouvant se traduire par une tendance homosexuelle, par une frigidité difficile à vaincre, voire par un repli sur soi très dangereux sur le plan psychique. Et qu'advient-il de cette jeune fille si, même consentante dans l'acte sexuel, elle devient enceinte ? Généralement le sentiment de culpabilité est exacerbé avec toutes les conséquences que l'on peut imaginer.

Alors le problème n'est plus situé au niveau de l'homosexualité, mais au niveau de la discrimination entre l'homme et la femme ; et, en toute logique, le législateur n'a qu'une alternative : ou ramener la majorité sexuelle à la majorité légale de 18 ans dans tous les cas, ou la laisser à 15 ans pour tous, ce qui semble le plus sage, étant donnée l'évolution des mœurs qui ne va pas du tout dans le sens de la dégradation comme certains veulent le faire croire, mais dans le sens d'une plus grande compréhension et, surtout, d'une déculpabilisation qui, à moyen terme, peut atténuer une grande partie des maladies psychosomatiques et, par voie de conséquence, une... petite partie du déficit de la Sécurité Sociale.

J.C.

NDLR : Voir page 616, dernière nouvelle concernant le vote de cette loi.

## LE PÉCHÉ DE SODOME

par PIERRE O'CLEROS.

*SODOME, sodomite, sodomie, sodomiser, sodomisateur, sodomisation...* peut-être pourrait-on encore allonger la liste. La fortune des dérivés linguistiques de cette ville, submergée par la Mer Morte, n'a d'égale que l'infortune de son destin. Il est peu de morts qui se portent aussi bien dans leur descendance. Reconnaissons toutefois que cette descendance n'est pas toute légitime et que certains enfants n'ont pas encore été admis au dictionnaire, un peu gêné pour les reconnaître. Il reste que tout un chacun sait bien ce qu'est la sodomie, même s'il n'emploie ce mot que par euphémisme et par écrit. Mais, ce faisant, ne commet-il pas, au fond, un contre-sens ?

Car est-ce bien la « sodomie » qui est la faute de Sodome ?

Le mieux est d'aller voir. Et pour cela, ouvrez la Bible à son premier livre : *la Genèse*. Tournez quelques pages. Voici l'histoire d'Abraham. Prenez les chapitres 18 et 19. Nous y sommes. Lisez-les d'un trait.

### OUVRONS LA BIBLE.

Ces deux chapitres forment un tout extrêmement cohérent et composé. C'est un tryptique.

*Premier volet (18, 1-15) :* Abraham accueille royalement trois étrangers, avatars de la divinité. En reconnaissance, il reçoit d'eux la suprême récompense : sa femme légitime, stérile jusque-là, va lui donner un fils qui lui succédera à la tête du clan et lui assurera une postérité. C'est la gloire du patriarcat.

*Troisième volet (19) :* En antithèse : les habitants de la ville voisine de Sodome, au mépris des lois sacrées de l'hospitalité, veulent violer ces étrangers. Dieu, offensé, les punit en détruisant la ville par une pluie de soufre et de feu et en engloutissant pour jamais dans la Mer Morte.

## LE PÉCHÉ DE SODOME

*Deuxième volet (18, 16-33) :* En transition. Pourtant Abraham avait intercédé pour cette ville où résidait son neveu et avait obtenu de Dieu sa miséricorde : mais à une condition (qui s'avérera impossible) : qu'il y ait au moins dix justes dans la ville.

### UNE THÈSE THÉOLOGIQUE.

Une telle composition démontre qu'il s'agit là non d'un récit banal et bien mené, mais d'une véritable thèse de théologie (Des légendes peuvent être de la théologie, c'est bien connu des anthropologues !).

Le but de cette thèse est d'exalter la figure d'Abraham et par là le peuple issu de lui. Le rédacteur le fait de manière antithétique :

D'une part, la naissance de ce peuple (par Isaac et Jacob, considérés comme fils et petit-fils d'Abraham) est un don du ciel, en réponse à la noblesse généreuse de l'ancêtre.

D'autre part, s'il y a eu (et s'il y a encore) des catastrophes dans le pays, il faut en dédouaner l'ancêtre. Il était assez puissant pour en écarter le malheur parce qu'il était l'ami de Dieu, et même pour l'écarter des peuples voisins.

Voilà la thèse majeure. Mais comme elle fut illustrée, entre autres, par une histoire un peu scabreuse, l'anecdote croustillante, comme il arrive souvent, prit le pas sur la « morale » de cette histoire. Et le récit de la destruction de cette ville a traversé les siècles plus sûrement que la thèse du rédacteur yahviste (1).

### DES RÉCITS MYTHOLOGIQUES.

Pour écrire sa thèse, ce théologien de la cour de Salomon a utilisé des documents écrits ou oraux et en particulier des récits populaires préexistants qui ne véhiculaient pas forcément la même théologie et qui s'apparentent à des mythes universels. On peut les rapprocher de certains mythes grecs.

(1) On a coutume de distinguer dans la Genèse une série de rédacteurs qui reprirent d'anciens récits pour les agencer selon le but de leur théologie. Les uns nomment Dieu *El* (divinité phénicienne). On parle alors de document *élohiste*. D'autres l'appellent *Yahvé* (nom que Dieu se donne devant Moïse au Buisson ardent). On parle alors de document *yahviste*. Le rédacteur yahviste a sans doute écrit son ouvrage sous le règne du roi Salomon. C'est la partie rédactionnelle la plus ancienne de la Bible.

Dans l'*Eté grec* on raconte l'histoire de ce jeune garçon qui avait ri d'une vieille femme. Las ! c'était une déesse. Elle le changea illico en lézard.

Ici aussi il est question d'étrangers bien ou mal accueillis. « Chez les sédentaires, l'arrivée d'étrangers d'origine inconnue a toujours suscité des réactions diverses. Dans l'antiquité on se refusait même parfois à les accueillir. Ne pouvaient-ils pas être porteurs de malheur ? Le plus souvent, on les entourait d'égards respectueux : ils pouvaient être des messagers célestes ou même des dieux. On ne savait jamais à qui on avait à faire. Selon l'accueil qu'ils recevaient, les étrangers pouvaient prononcer, soit des paroles de malédiction, soit des paroles de bénédiction. On a trouvé, dans les traditions de plusieurs peuples, des récits de naissances attribuées aux paroles de bénédiction prononcées par de mystérieux visiteurs. Les Grecs, par exemple, racontaient que trois dieux étaient apparus à Hyricus et lui avaient annoncé la naissance de son fils Orion. C'est dans ce contexte idéologique qu'il faut situer la « légende cultuelle » de Mambré. Longtemps avant les patriarches bibliques, on racontait que le dieu El, accompagné de deux êtres célestes, était apparu en cet endroit ; le personnage qui leur avait accordé l'hospitalité était privé d'enfant ; les étranges visiteurs lui avaient annoncé la naissance d'un fils. Depuis ce temps immémorial, Mambré était devenu un lieu saint » (2).

#### UN CATACLYSME NATUREL.

Le récit de la destruction de Sodome répond à une préoccupation analogue. A l'origine, un cataclysme naturel. Un glissement de terrain s'est produit en cet endroit dans la haute antiquité. Nous connaissons des situations semblables chez nous, par exemple en Bretagne. Est-ce affaissement du sol ou élévation du niveau de la mer ? Quoi qu'il en soit nous découvrons, dans le Golfe du Morbihan, la petite île d'Er Lanic où des menhirs ne sont visibles qu'à marée basse. Puisque des menhirs ont été édifiés à l'âge du bronze, le cataclysme s'est produit après, donc assez proche de nous. Cet événement ou un autre analogue a pu donner naissance à la légende de la ville d'Ys, qui a bien des points communs avec celle de Sodome.

(2) R. Michaud, *Les Patriarches*, Ed. du Cerf, Paris, 1975, p. 102-103.

#### LA RECHERCHE DU POURQUOI DES CHOSES.

Pourquoi de telles catastrophes ? Dans une mentalité pré-scientifique et sacrale, les événements cosmiques, s'ils échappent à l'homme, sont attribués à des divinités : dieux ou génies ne déchaînent généralement leurs maléfices que si on les a provoqués.

D'où la légende de Sodome, exorcisée dans sa forme actuelle : C'est Yahvé (le Dieu unique d'Israël et de tout l'Univers) qui, offensé en la personne de ses messagers (les anges), châtie la ville inhospitalière et impie.

#### LA VILLE TYPE DU PÉCHÉ.

Sodome est citée très souvent dans la Bible, comme le type même du châtiment de Dieu. Est-ce pour une simple histoire d'homosexualité qu'elle a acquis ce renom ? Chez les prophètes ou dans les Targums (commentaires juifs de la Bible) Sodome est créditée de tous les crimes imaginables. Elle est la ville non seulement de tous les péchés, mais elle est la personnification du péché lui-même (comme, plus tard, Babylone deviendra la personnification de l'oppression contre Israël). Pour en rester à la Bible, plus concise que les Targums, voici deux passages prophétiques sur Sodome :

« Ils s'adonnent à l'adultère, ils vivent dans la fausseté, ils prêtent main forte aux malfaiteurs... tous sont devenus pour moi pareils aux gens de Sodome » (*Jérémie*, 23, 14).

« Voilà ce que fut la faute de ta sœur Sodome : orgueilleuse, repue, tranquillement insouciant, elle et ses filles ; mais la maison du malheureux et du pauvre, elle ne la raffermissait pas. Elles sont devenues prétentieuses et ont commis ce qui est abominable, alors, je les ai rejetées, comme tu l'as vu » (*Ezechiel*, 16, 49-50).

#### LA CONDAMNATION DE LA DEUXIÈME ÉPÎTRE DE PIERRE

C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre les longues vitupérations de l'auteur de la *Deuxième Épître de Pierre* assimilant ceux qui professent des doctrines pernicieuses aux habitants de Sodome et de Gomorrhe — mais pas à eux seuls : puisqu'on mentionne aussi « la route de Balaam de Bosor », qui est un prophète païen.

« Il y eut aussi de faux prophètes dans le peuple ; de même il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront sournoisement des doctrines pernicieuses allant jusqu'à renier le maître qui les rachetés (2b), attirant sur eux une perdition qui ne saurait tarder ; et beaucoup les suivront dans leurs débauches : à cause d'eux le chemin de vérité sera l'objet de blasphèmes, et dans leur cupidité, ils vous exploiteront par leurs discours truqués ; pour eux, depuis longtemps déjà le jugement ne chôme pas et leur perdition ne dort pas.

« Car Dieu n'a pas épargné les anges coupables, mais les a plongés, les a livrés aux antres ténébreux du Tartare (c'est-à-dire des « enfers »)... Il n'a pas épargné non plus l'ancien monde, mais il préserva, lors du Déluge, dont il submergea le monde des impies, Noé, le huitième des survivants (2c), lui qui proclamait la justice ; puis il condamna à l'anéantissement les villes de Sodome et Gomorrhe, en les réduisant en cendres, à titre d'exemple pour les impies à venir ; et il délivra Loth le juste, accablé par la manière dont vivaient ces criminels débauchés ; car ce juste, vivant au milieu d'eux, les voyait et les entendait : jour après jour, son âme de juste était à la torture, à cause de leurs œuvres scandaleuses (2d).

« C'est donc que le Seigneur peut arracher à l'épreuve des hommes droits et garder en réserve, pour les châtier au jour du Jugement, les hommes injustes et d'abord ceux qui courent après la chair dans leur appétit d'ordures, et n'ont que mépris pour la Souveraineté (2e).

« Trop sûrs d'eux, arrogants, ils n'ont pas peur d'insulter les Gloires (2f) alors que les anges, qui leur sont supérieurs en force et en puissance, ne portent pas contre elles de jugements insultant devant le Seigneur. Mais ces gens, comme des bêtes stupides vouées par nature aux pièges et à la pourriture, insultent ce qu'ils ignorent et pourriront comme pourrissent les bêtes ; ils récolteront ainsi le salaire de l'injustice. Ils trouvent leur plaisir à se dépraver en plein jour ; ce sont des souillures et des ordures qui se délectent dans leurs mensonges, quand ils font bombance avec vous.

« Les yeux plein d'adultère, ils sont insatiables de péché, appâtant les âmes chancelantes, champions de cupidité, enfants de malédiction. Abandonnant le droit chemin, ils se sont fourvoyés en suivant la route de Balaam de Bosor, lequel se laissa tenter par un salaire injuste,...

« Ces gens sont des fontaines sans eau, des nuages emportés par la bourrasque : les ténèbres obscures leur sont réservées. En effet, débitant des énormités pleines de vide ils appâtent, par des

désirs obscènes de la chair, ceux qui viennent à peine de s'arracher aux hommes qui vivent dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, alors qu'eux-mêmes sont esclaves de la pourriture, car on est esclave de ce par quoi on est dominé.

« Si ceux en effet qui se sont arrachés aux souillures du monde par la connaissance de Notre Seigneur Jésus-Christ se laissent de nouveau entortiller et dominer par elles, leur situation devient finalement pire que celle du début. Car il aurait mieux valu pour eux ne pas avoir connu le chemin de la justice que, l'ayant connu, de s'être détourné du saint commandement qui leur avait été transmis. Il leur est arrivé ce que dit à juste titre le proverbe :

« *Le chien est retourné à son vomissement* », et « *la truie, à peine lavée, se vautre dans son borbier* » (2Pi 2 1-22).. »

Voilà donc cette fameuse condamnation par Pierre de Sodome et Gomorrhe... et des autres ! Il est clair qu'il s'agit ici d'un règlement de comptes avec des chrétiens qui fondaient quelque secte (qu'on songe aujourd'hui, par exemple, à la secte de Moon). Pour les abattre plus aisément, Pierre rappelle contre eux les condamnations exemplaires de la Bible : celle des anges déchus, celle des gens du temps de Noé, celles des habitants de Sodome et Gomorrhe, celle enfin du « faux prophète » Balaam. Or ils sont encore pire que tous ces hommes injustes : ils sont des « fontaines sans eau », des nuages emportés par la bourrasque, des enfants de malédiction, etc..., etc... ».

Se servir de ce passage pour condamner l'homosexualité au sens où nous l'entendrons couramment de nos jours est un contre sens. Pis : un détournement de texte sacré. On fait dire à Dieu ce qu'il ne veut pas dire.

(2b) Il s'agit de Jésus, le Christ comme, plus loin le « chemin de vérité » désigne la foi chrétienne. On est donc en dehors d'un contexte de péché proprement sexuel. Il s'agit d'une « infidélité » spirituelle, d'un « adultère », au sens où l'entendaient les Prophètes d'Israël.

(2c) Noé, sa femme, ses trois fils et ses trois belles-filles formaient un total de huit personnes. Noé, le plus digne, est nommé le dernier. Huit est d'ailleurs un chiffre symbolique signifiant une super-perfection (7 + 1 = une « octave »).

(2d) « Impies », « criminels débauchés », « œuvres scandaleuses » : on retrouve des généralisations, comme chez les Prophètes. La suite du texte de Saint-Pierre, que nous citons par souci d'objectivité — et parce qu'il a été appliqué au péché de Sodome — ne vise pas seulement Sodome mais tout l'ensemble.

(2e) La « chair » ne désigne pas ici les péchés de la chair mais la condition de l'homme qui n'est pas conduit par l'esprit de Dieu. Dieu, lui, est qualifié de « Souveraineté ».

(2f) Les « Gloires » sont sans doute les anges mauvais, déchus, mais encore supérieurs, par nature, à l'homme (cf. plus loin l'épître de Jude).

Ces textes ne font allusion ni à l'homosexualité, ni au viol. Ce qu'ils reprochent à Sodome, c'est son orgueil, sa dureté de cœur, sa fausseté, sa malaisance. Un seul péché sexuel est nommé : l'adultère. Encore faudrait-il savoir si, comme dans de nombreux textes prophétiques, il ne s'agit pas de l'adultère spirituel, c'est-à-dire de l'infidélité à Yahvé.

#### UN RÉCIT SÉLECTIF.

Dans toute la Bible, à part l'allusion du texte de l'épître de Jude dont nous parlerons plus loin, il n'y a donc que ce récit de la Genèse qui mentionne le viol masculin comme péché de Sodome. Pourquoi cette sélection ?

Il y a sans doute deux raisons à cela.

Tout d'abord parce que, dans la mentalité de cette époque et de cette région, ce crime était considéré comme l'injure capitale et donc comme la suprême faute contre la loi sacrée de l'hospitalité.

Ensuite parce que, avoir des relations charnelles avec des « anges », c'est-à-dire des êtres « divins », est la manifestation d'un orgueil démesuré.

Nous voici, de nouveau, dans l'énumération prophétique : « Orgueilleuse, repue, tranquillement insouciant... prêtant main forte aux malfaiteurs. »

#### L'HOMOSEXUALITÉ ET LE VIOL MASCULIN EN MÉSOPOTAMIE ANCIENNE.

Nous connaissons mal la mentalité des peuplades de Canaan par rapport à l'homosexualité. En revanche, il existe une étude très intéressante sur ce sujet en Mésopotamie (3). Or nous savons que le clan d'Abraham est originaire de cette contrée. Rien d'étonnant que les récits populaires qui véhiculent les traditions de ce clan soient marqués de cette mentalité.

Voici la conclusion de cet article (§ 19) :

« Il ne semble pas que (les vieux Mésopotamiens) se soient adonnés (à l'homosexualité) avec intensité ou qu'ils lui aient accordé une importance réelle très grande.

(3) Article *Homosexualität* rédigé (en français) par J. Bottero et H. Petschow dans *Reallexikon der Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie*. Ed. Walter de Gruyter, Berlin, New York, 1975, p. 459-468.

« (Cependant) l'homosexualité, en elle-même, n'était nullement condamnée comme dévergondage, comme immoralité, comme désordre social ou comme enfreignant un quelconque précepte humain ou divin : n'importe qui pouvait la pratiquer librement, tout comme il pouvait fréquenter les prostituées, pourvu que ce fut, dans l'un et l'autre cas, sans violence ni contrainte et par conséquent de préférence avec, pour partenaires « passifs » des « spécialistes ». Mais ces derniers, comme les prostituées, se trouvaient socialement tenus à l'écart et méprisés (d'un mépris qui devait forcément rejaillir sur les non-professionnels), du fait, précisément, qu'ils constituent des êtres en quelque sorte mutilés, déchus de leur destin premier et a-normaux au sens étymologique de ce mot. »

A partir de ce texte nous comprenons mieux le récit de la Genèse : les habitants de Sodome veulent violenter les deux étrangers de passage dans leur ville. Au crime du viol s'ajoute la diffamation.

En Mésopotamie, celui qui a sodomisé un homme par violence est condamné à être lui-même sodomisé d'abord, castré ensuite.

Mais que ce soit par violence ou librement, celui qui se fait sodomiser est, nous l'avons vu, considéré comme un « moins que rien ». L'homosexuel « passif » est en effet assimilé à une femme, pis, à une prostituée. Et de même que notre vocabulaire est riche en termes diffamatoires pour la tantouze, la tapette ou l'enculé, ainsi en Mésopotamie. Une des appellations la plus courante était *assinu*, ce qui veut dire *chienn*e. Cette réprobation sociale est d'autant plus étonnante que ces *assinu* avaient un rôle à jouer dans le culte de la déesse de l'amour Istar. On connaît aussi des prostitués travestis, voire castrés, qui servaient à l'amusement des femmes ou se mettaient en ménage avec des hommes à qui ils étaient censés faire des enfants ! (*sic*).

*A suivre.*

PIERRE O'CLEROS.

## CLANDESTINITÉ

La soixantaine ; grand-père et tout heureux de l'être. Dans son village, c'est un homme estimé, un notable. De saison en saison, il a pendant toute une existence renouvelé la ronde des semailles et des moissons. Une vie transparente, droite comme un sillon. Sinon que...

Nous nous connaissons depuis quelques années, assez pour savoir que nous avons sur la façon de pratiquer « la chose » des vues suffisamment voisines — et assez également pour que l'amitié qui s'est installée entre nous ne soit pas négligeable. Sur la planète « Homo », souvent bien frivole, un brin d'affection durable ne se dédaigne pas.

Je ne raconterai pas nos clandestinités, du classique... retouché par l'âge. Voilà, c'est fait, deux corps s'apaisent et dans les regards qui se croisent à cet instant il y a la même lueur tendre et amusée : hein, c'est si simple, si bête et... si bon. Pas « normal » ? Qu'est-ce que ça peut bien faire ? On rêve un peu ; et puis : « excuse-moi, faut qu'j'me dépêche de rentrer ».

C'est fini, on ne s'entreverra plus jusqu'à la prochaine fois. Parce que, celui-là, sa bourgeoise ne plaisante pas avec « ça »...

C'est ici que Mathieu éprouve l'épaisseur de la vie provinciale et de la morale conventionnelle, lorsqu'elles s'y mettent à deux pour passer les marginaux à la moulinette du qu'en-dira-t-on ? C'est ici que Mathieu se révolte. Et encore, il y a plus malheureux que nous, qui disposons tout de même d'un lit complice.

Je le regarde une fois de plus, mon bonhomme. Ni grand ni beau, mais solide, bien proportionné, rustique. Un bras tordu : balle de mitrailleuse. Il y en a une autre dans la cuisse. Montre un peu : ah oui, c'est là. 20 ans, la France Libre. Volontaire. Un rescapé de je ne sais quelle tuerie. Des images de feu, de sang, de mort, vieilles de 40 ans. Dis-moi, Jean, quand on est parti, on nous a demandé si on « en » était ?

N'a-t-il pas droit à l'indulgence, à 60 ans passés, le petit homme tranquille, dur au boulot, dont les seules particularités, dans la vie, auront été son courage à l'heure où il en fallait, et...

## CLANDESTINITÉ

ses mœurs, dites spéciales ? Mais faut-il surtout justifier l'indulgence ? N'a-t-il pas droit, tout simplement, d'être ce qu'il est, et qu'il n'a pas choisi d'être ?

Et puis, j'aimerais lui dire, à elle :

— Mais non, Simone, je ne vais pas vous le prendre. J'ai moi aussi une famille à laquelle je tiens beaucoup. Mais est-ce qu'on pouvait deviner que ça ne « guérit » pas comme un rhume de cerveau ? Et d'ailleurs, le vrai problème est-il là ? Quand il rentre à la maison, bien en équilibre sur ses deux pattes, ce n'est pas plus mal, non ? Vous ne trouvez pas que certains jours, tout a l'air de mieux marcher ? Lui vous dirait pourquoi, s'il osait. Non, je ne réclame pas au bénéfice de l'âge, ce qui serait encore une vue bien restrictive. Il a toujours été « comme ça », un peu les deux. Bien avant d'avoir 60 ans. Et moi aussi. Mais il est vrai que les crépuscules savent le prix de chaque minute, que les splendeurs de l'automne se connaissent pour être des hivers en sursis. Alors, quand je passe par là, est-ce que je ne peux pas entrer, bavarder cinq minutes, le voir, l'entendre ? Certains jours, j'ai envie de causer avec lui, rien que causer. Mais je sais, pour vous, ce serait déjà partager... »

MATHIEU FOURESTIER.

---

---

MIREILLE BEST

## LES MOTS DE HASARD

« Des femmes entre elles... »

N.R.F. — 225 p. — 44 F

## NOUVELLES DE FRANCE

— N° 88 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Un Honorable Correspondant parisien, anglophile sinon anglomane, en tout cas anglicisant, a la sagesse de traduire dans la langue de Molière cet écho paru dans le N° 39 de la revue « Time » (*is money*) à propos d'Anita Bryant, ex-grande pourfendeuse de « gays » : « DIVORCES — Anita Bryant, 40 ans, chanteuse et promotrice de jus d'orange, qui a mené campagne contre les droits civiques des homosexuels et vilipendé la décomposition de la famille en Amérique et Bob G., ancien animateur de variétés à la radio et conseiller professionnel d'Anita. Après 20 ans de mariage et quatre enfants, à Miami. Anita a obtenu la garde des enfants âgés de 10 à 16 ans. « J'ai échoué comme épouse, dit-elle, je ne veux pas échouer comme mère. » Fin de citation. »

Et mon Honorable d'ajouter ce petit commentaire qui me paraît assez pertinent quoique *in* (pertinent) : « La déclaration d'Anita n'est-elle pas un bel exemple du triomphe de l'optimisme sur l'expérience ? Plus sérieusement, n'est-il pas évident que si cette pauvre innocente a fait campagne contre ceux dont le choix n'était pas le sien, c'est en partie parce que, sans se l'avouer, elle avait déjà conscience de l'échec qu'elle avoue candidement aujourd'hui et cherchait à se rassurer et à se raffermir aux dépens d'autrui ? »

Aux dernières nouvelles, tout va très bien du côté de Mirguet et d'Amoroso. Merci pour eux.

Après *tout plein de choses gentilles* (Français tel qu'on le parle à la radio), mon Honorable, qui ne craint pas d'affirmer que les lecteurs d'Arcadie « ont parfois besoin d'un peu de malice » (ce qui n'est d'ailleurs pas l'opinion de tout le monde), vu la dureté des temps, de conclure par cette citation approximativement empruntée à Montherlant : « Étant donné ce qu'est l'humanité

## NOUVELLES DE FRANCE

moyenne, c'est faire preuve d'un bon naturel que de simplement se payer sa tête au lieu de lui nuire. »

*Je l'adopte et la dédie... à qui se sentira visé.  
C'est-à-dire à personne.*

## LES CHASSEURS D'HOMOS.

Les temps sont durs pour tous et singulièrement pour nous. Sans être Madame Soleil, ni Cassandre ou Michel Debré, je peux vous prédire qu'ils le deviendront encore plus. La presse, reflet de l'opinion et de cette répression amorcée aux States, emboîte le pas et parfois « en remet ».

C'est le « Nouvel Ob's » N° 819 qui, sous la plume de Georges Mamy, prend acte de ce que 39 % des Français sont d'accord avec la loi qualifiant l'homosexualité de « fléau social » (49 % de « pas d'accord » mais tout de même... 39 % ! Encore du pain sur la planche pour Arcadie !) tandis que 76 % des parents s'opposent catégoriquement à laisser leur fils vivre avec un homosexuel et 27 % seulement voient dans l'homosexualité une forme acceptable de sexualité ! Il est vrai qu'en 1973 il n'y en avait que 24 %. Néanmoins, les choses vont bien lentement. Il est plus difficile de briser un neutron qu'une idée reçue. C'est d'autant plus décevant qu'il n'y a plus que 7 % de gens pour condamner l'union libre d'une fille et d'un garçon. En somme, c'est la politique du « tout mais pas ça » en ce qui nous concerne. La liberté sexuelle, oui, mais à sens unique ! A sens inique pour nous.

Voilà pour l'opinion française. Mais il y a aussi et surtout ceux qui la forment et la déforment, les mauvais bergers, nos ennemis personnels. Ainsi, par exemple, ce Michel Vincineau, chargé de cours à l'U.L.B., qui ne craint pas d'écrire dans « Le Soir », quotidien francophone de Bruxelles, N° 151, sous le titre « Pour une solution finale de la crise économique et morale » : « Deux fléaux ont miné la Belgique au cours de la dernière décennie. D'une part, on dénombre 300 000 chômeurs ; d'autre part, on estime à 5 % la proportion de la population atteinte d'homosexualité : ce mal affecte donc 500 000 individus. Comment n'a-t-on jamais pensé à juxtaposer ces sinistres bilans ? Faut-il que dégénère la pensée politique contemporaine ! Pourtant, tout esprit ouvert aux réalités économiques et sociales reconnaîtra que le seul rapprochement de ces montants (*sic*) suffit à révéler leur correspondance et à indiquer déjà la solution. »

La solution ? Il y a donc une solution ? Vite, quelle solution ? Oh ! c'est bien simple !... Il faut « résorber le mal social par l'éradication du chancre moral » (*c'est nous, messieurs, sans nulle vanité*) car « versatile, instable, immature, l'homosexuel se révèle inapte à occuper quelque poste, emploi ou fonction d'une manière tout à fait scrupuleuse et efficace ».

La fin du chômage par « l'éradication » des homos ! Suffisait d'y penser. L'œuf de Colomb, on vous dit. Quel coup pour Barre ! Va en faire une jaunisse.

Je vous entend d'ici, cousins : « Bof ! C'est une histoire belge qui pourrait s'intituler « Les animaux malades de la peste »... Ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal... le vieux thème du bouc émissaire, et nanani, et nanana... »

Au fait, l'article s'intitule bien « Pour une solution finale » ? Solution finale... ça vous rappelle rien ?

Mais il y a plus fort. Toujours plus fort. Le « Journal de Fatima », feuille ronéotée à tirage confidentiel paraissant dans le Sud-Ouest, n'hésite pas à donner la parole, de la page 14 à la page 18, au *Parti Progressiste Belge* (*oui, encore*) pour une tribune politique, signée Maurice André, Président du P.P.B., qui s'intitule en toute simplicité : « L'Homosexualité, une source d'angoisse. CONCLUSIONS OFFICIELLES du P.P.B. »

Ces conclusions sont que « demander à des jeunes de 18 ans et moins de passer par des expériences homosexuelles qui, soi-disant, leur permettraient de choisir librement est une demande laxiste hypocrite, une action morbide, une véritable escroquerie mentale... », que « la pratique libre de l'homosexualité, c'est le marché de l'angoisse et, après avoir vu pendant 1 h 30 la vie d'homosexuels, le P.P.B. a acquis la certitude que l'homosexualité ressemble fort à une maladie qu'on ne se pardonne pas d'avoir contractée et qui fait souffrir, contre laquelle on ne sait plus rien faire une fois contaminé mais qui accorde des répit et des soulagements passagers ( ? ! ) quand on veut bien se décider à la refiler périodiquement à d'autres et à en parler souvent ».

Ne me demandez pas ce que ce pathos signifie, je n'en sais fichtre rien mais je vous rappelle qu'il s'agit-là d'un parti qui se dit PROGRESSISTE. Il est bon de savoir ces choses-là pour éviter de s'endormir dans les illusions de l'auto-intoxication.

En conséquence de quoi, le vaillant Président du P.P.B. conclut hardiment : « C'est parce que nous sommes tolérants que cette tolérance a été utilisée abusivement pour introduire dans nos actions militantes la défense de la propagation de la « cause » des homosexuels. Mais ceci ne sert ni la liberté individuelle, ni la liberté collective (à démontrer). C'est pourquoi

le PARTI PROGRESSISTE BELGE demande à tou(te)s de ne plus perdre une énergie précieuse en faveur des homosexuels. »

Je n'ai pas compris ce que Fatima venait faire en cette galère mais enfin, passons et dépassons. Ceux-là ne vont pas jusqu'à la liquidation totale. C'est toujours ça.

Beaucoup plus insidieux et perfide est John Maurice, envoyé spécial du « Quotidien du Médecin » (N° 2240) à l'assemblée générale de l'Union internationale contre les maladies vénériennes et les tréponématoses (*brrr...*). Il intitule son article, en gros caractères : « HÉPATITE B : les homosexuels représentent un groupe à haut risque. » La suite n'est pas plus rassurante. D'après une étude effectuée par un certain Franklin N. Judson, « la prévalence de la maladie est dix à douze fois plus élevée chez les homosexuels ». L'étude a porté sur 3 816 homos suivis dans cinq consultations différentes de vénérologie. « Quelle que soit la nature des rapports homosexuels (ano-génitaux, oro-anaux), on retrouve une prévalence de la séroposivité positive variant entre 64 et 69 % ».

Cela aux States. En Finlande, une étude présentée par le Dr Allan Lassus, d'Helsinki, a confirmé l'association de l'homosexualité avec l'hépatite B mais surtout cette étude établit un lien très important entre syphilis et homosexualité : « dans la région d'Helsinki, 80 % des hommes présentant un chancre syphilitique sont des homosexuels, ce pourcentage étant encore de 58 % pour la syphilis primaire et secondaire ».

Certes, je ne suis pas toubib, certes, j'en connais, parmi nous, qui ont une « vitesse de rotation » un tantinet débridée. Néanmoins, ces chiffres me paraissent contestables ou fortement exagérés (80 %, c'est hénaurme !)... à moins que le journaliste ait commis une erreur ? On peut faire dire aux chiffres tant et tant de choses !

Il y a ceux qui s'en prennent à nous sur le plan individuel (en s'y mettant généralement à plusieurs) pour des motifs crapuleux neuf fois sur dix. Ainsi, à Toulouse, ces deux jeunes maîtres-chanteurs qui ont assassiné à coups de couteau et étranglé un employé modèle de 40 ans aimé et estimé tant par ses employeurs et ses collègues de travail que par ses voisins, parents et amis (« Sud-Ouest »).

Encore un, direz-vous hélas !

Il y a ces éternelles scènes de chasse à l'homo par des jeunes gens cupides ou intéressés quand ils ne se prennent pas pour un Père la Pudeur ou une réincarnation de Torquemada. Ainsi, à Agen, ces deux racketteurs de 18 ans, armés d'une clé à molette et d'un couteau, qui se firent cueillir dès leur première « prise »

leur ayant rapporté... 35 francs (« Sud-Ouest »). Ainsi ces cinq militaires du RIMA de Vannes dont le N° 67 du bulletin « Arcadie-Alsace-Lorraine » nous narre les péripéties car ils ont été inculpés récemment de coups et blessures envers des homos avec port d'arme, guet-apens et préméditation.

Il y a, enfin et surtout, cette flambée de violence dans tous les domaines, cette haine et cette intolérance à notre égard un peu partout dans le monde. Face à la montée des périls, nous devons garder notre sang-froid mais, plus que jamais, nous montrer solidaires, fraternels, prudents et vigilants.

Oh ! je sais bien ce que vous pensez car je le pense moi-même en lisant tant de témoignages de fanatisme des hommes et de la bêtise humaine : Qu'avons-nous donc fait d'autre que de naître pour mériter tant de mépris ? Pourquoi toujours nous ?

N'y a-t-il donc pas assez de misère, de souffrances, de guerres dans le monde actuel pour mobiliser les énergies et occuper les esprits ? Ces pauvres toujours plus pauvres du tiers ou du quart monde, ces « frères démunis » victimes de la « pauvreté absolue » dont Roger Garaudy plaide la cause dans le N° 2752 des « Nouvelles Littéraires » : « Si nous ne changeons pas notre modèle de croissance économique, nous allons au suicide. » Des milliers d'enfants mourant de faim au pied des gratte-ciel. Cette île où les pauvres deviennent des esclaves. L'Afrique, mosaïque de malheurs et de pauvreté dont la TV nous révèle les horribles squelettes entre la poire et le fromage. Les grains de riz que l'on ramasse pour les manger. Les familles qui mutilent leurs enfants pour pouvoir survivre de leur mendicité. L'enfant qui dort à même la terre au milieu des chiens et des poules. Celui qui s'éveille à quatre heures pour aller dans les mines. La cabane qui n'arrête même pas la pluie. Et les mouiroirs de Calcutta. Les prisonniers politiques que l'on torture, les réfugiés politiques que l'on abandonne en pleine mer. Et les goulags. Et les chômeurs. Et je ne parle ici, notez bien, ni des malades, ni des infirmes, ni des handicapés, ni du petit vieux du cinquième qui passe Noël seul avec son chat, ni de la petite vieille de l'hospice qui n'a plus reçu de visite depuis si, si longtemps... Nous y sommes habitués. On en parle et puis l'on oublie.

Aimer un homme au lieu d'aimer une femme (ou vice versa), est-ce donc si important, si grave sur notre planète surpeuplée ? Si faute il y a (et aux yeux de qui ? et au nom de quoi ?), qu'est-ce donc que ce péché véniel en face du péché majeur de l'orgueil, du crime entre les crimes qui est d'ôter la vie à son prochain ?

Et pourtant, de tous côtés on nous condamne, on nous

maudit, on nous vilipende. Des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour crier notre abjection. Après la soi-disant libération sexuelle, il y eut un grand moment d'espoir. On pouvait croire, penser, espérer... effectivement, il y a eu quelques pas d'accomplis, quelques bonnes volontés, quelques tolérances nouvelles, dans nos pays du moins. Mais, à présent, voici que se dessine déjà retour de flamme et retour de bâton.

Ah ! comme Arcadie était sage en conseillant de vivre à visage découvert (quand on le peut) mais surtout sans cris de haine, sans désir de revanche, sans choquer, sans scandaliser, sans provoquer, sans agresser, sans excès inutiles ou abus dérisoires qui ne peuvent que desservir tous les nôtres !

Même le Pape, s'il condamne les autres injustices, met d'abord l'accent sur les mœurs, l'adultère, les « perversions » sexuelles... Je le répète avec la plus parfaite sincérité : cela a-t-il donc tellement d'importance au milieu de tant de misères ? Je ne comprends pas.

Si la religion catholique demeure fidèle, dans sa hiérarchie, à la malédiction de Paul, tournons-nous vers d'autres religions. Mais lesquelles ? Les sectes nous vomissent, les Juifs de stricte obédience se drapent dans leur dignité outragée et quant à la révolution islamique à la Khomeiny, on sait ce qu'en vaut l'aune...

Vers d'autres idéaux, alors ? Mais lesquels ? Les fascismes d'extrême-droite comme ceux d'extrême-gauche nous ont toujours traqué. Après Mussolini, Hitler, Staline, Franco nous a embastillés ; derrière le rideau de fer, on risque la Sibérie ; derrière le rideau de bambou, on risque la mort ; à Cuba, c'est la rééducation dans un univers concentrationnaire Kafkéen. Qu'attendre des marginaux fanatiques, de ceux qui emploient la bombe comme seul argument, qui pratiquent l'intolérance, la haine, la violence, la discrimination, la ségrégation et le racisme ? C'est encore dans ce petit bout d'Europe que nous nous trouvons sinon le mieux, du moins le moins mal lotis. Pour combien de temps ?

Car il se peut qu'un jour vienne où nous regagnerons les soutes, les caves et l'ombre du ghetto. Rien n'est jamais définitivement acquis. Rien ne nous est dû aux yeux des pouvoirs.

Nous souffrirons, nous mourrons et puis d'autres viendront exactement comme nous. Les mêmes appétits, les mêmes goûts, les mêmes désirs. D'autres viendront aussi longtemps qu'il y aura une Terre et des hommes puisque nous sommes

programmés ainsi. Alors, à quoi bon tant de mépris et d'inutile répression ? Sommes-nous responsables de nos destins ?

Pour les régimes totalitaires, oui. C'est tellement plus facile de la sorte ! Ainsi, à Cuba... nous raconte Nina Sutton dans « Paris-Match » N° M 2533-1626, « à Cuba, un peu de poudre sur le visage, c'était quatre mois de prison ».

« Le long de l'avant-bras de Manuel Guerra de Dospazzo, une série de cicatrices fines dessinent une échelle blanche sur la peau café au lait. Manuel a 28 ans et il a passé la moitié de sa vie en prison. Son crime : il est homosexuel ! »

« C'est en prison qu'à l'aide d'une petite cuillère au manche patiemment affûté il s'est lui-même tailladé la peau. » « C'était la seule façon d'empêcher qu'ils nous frappent. Le sang leur fait peur parce qu'il peut leur apporter une mauvaise publicité... » Pourtant, eux ne se gênent pas. « Sur l'arcade sourcillière de Jorge, la poitrine d'Andrès, celle de Marcial, de vilaines plaies mal cicatrisées et visiblement profondes : la trace des estafilades faites à la baïonnette, comme ça, pour rien, parce qu'ils sont différents. Qu'ils ne sont pas des *hombres* ! »

La vie du travelo ou de l'homophile moyen dans ce paradis des Antilles ? Un enfer ! « On marche tranquillement dans la rue et, soudain, les flics vous arrêtent. D'un coup de serviette en papier, ils vérifient si on a de la poudre sur la figure. Ils vous font monter dans le car et ils vous ordonnent de baisser votre pantalon. Si, par malheur, vous portez un slip un peu trop joli, cela peut être un ou deux ans de prison. Un sac à provisions porté en bandoulière, c'est la taule aussi... Jorge, 27 ans, explique : Moi, la première fois que je suis allé en prison, c'est parce que les flics ont, par la fenêtre pris des photos alors que je portais une robe chez moi. Le Comité de défense de la révolution du quartier les avait renseignés. »

Voilà à quelles aberrations aboutit le manque de liberté dans les régimes totalitaires — quelle que soit leur couleur — où les sacro-saints principes sont toujours les mêmes : travail-famille-patrie. Hélas ! c'est plus compliqué. Cela explique les abus commis et, sans l'excuser, la répression encourue mais cette dernière n'aurait jamais pu s'exercer s'il n'y avait pas eu un consensus populaire enraciné dans les couches profondes de la société. « Pour Manuel, la répression a commencé avec son père, un militaire communiste qui l'a fait mettre en prison à cause d'un collier de corail trouvé dans la rue et qu'il avait osé porter. Il avait 14 ans. » Ces choses ne s'inventent pas, hélas ! « Le pire, avec ce régime, c'est qu'il dresse les pères contre leurs enfants, les frères contre les sœurs. A 9 ans, déjà, parce que je

jouais à la poupée (*c'est toujours Manuel qui parle*), mon père m'avait foutu à la porte et condamné à coucher dehors en déclarant : Chez nous, il n'y a pas de tantes mais des hommes. » Toujours les clichés, les poncifs millénaires, le machisme triomphant. « Manuel aurait voulu devenir médecin mais c'était un rêve : à Cuba, le délit d'homosexualité suffit à vous fermer définitivement les portes de l'Université. Plus tôt, il vous fait même expulser des écoles. Les *maricones* (*homos passifs*) sont doublement condamnés à la marginalité. Pour eux, pas d'avenir. Juste un présent vécu dans la peur, la clandestinité et la répression brutale. » Autant de perdu pour la société mais qu'importe si « l'honneur » masculin est sauf ? Infinie bêtise devant laquelle on reste d'autant plus désarmé que, convaincus d'avoir raison, ces super-mâles en peau de zébi ne veulent pas entendre raison !

Un journaliste homo de Washington explique : « Dans un pays comme Cuba où la répartition des rôles entre sexes est extrêmement rigide, les jeunes sont plus facilement poussés aux extrêmes. S'ils ne se sentent pas hommes au sens macho du terme, ils deviennent complètement efféminés. La société ne leur offre pas de modèle intermédiaire. »

Mais il y a pire, ô comble de la désolation ! Efféminés, les *maricones* sont rejetés même par leurs frères d'infortune, les autres exilés Cubains, qui sont allés manifester devant le bureau du commandant du camp : « C'est une honte. Nous en avons assez de voir ces hommes maquillés qui se promènent en se tenant par la main. Mettez-les ailleurs. »

Merci de n'avoir pas dit : « Renvoyez-les » ou « Fusillez-les et qu'on n'en parle plus ! »

Pourtant, c'est à ces sous-hommes qu'ils doivent leur liberté. Ça se comprend. Les homos cubains étaient si malheureux qu'ils ont été les premiers à se révolter contre le sort qu'on leur faisait. Jorge raconte : « A bord du car dont les passagers ont été les premiers à demander l'asile politique à l'ambassade du Pérou à La Havane, nous étions 12 homos sur 23 passagers. Après trois jours, je suis sorti de l'ambassade avec un sauf-conduit et j'ai ramené une trentaine d'amis avec moi. Pendant ce temps, l'information avait circulé et des milliers d'autres avaient trouvé refuge. Sur les 10 000 personnes entassées, la proportion des homos était très forte. » Ce qui est corroboré par un autre article de presse du « Figaro » précisant : « Parmi les 40 000 réfugiés cubains récemment arrivés aux États-Unis et qui résident encore dans les camps d'hébergement, le « Was-

hington Post » estime que l'on compte jusqu'à 20 000 homosexuels. »

A cette triste fable, il y a une morale et, Dieu soit loué !, elle est pleine d'humour. Cette fois, c'est André qui raconte : « Pour Castro, l'occasion était belle de se débarrasser de ses indésirables tout en embarrassant Carter. Tous les homos en prison ont soudain été libérés. « Allez, ouste, partez aux États-Unis... si vous êtes encore là quand les départs pour la Floride seront terminés, vous en aurez pour quatre ans supplémentaires. » C'était tellement inattendu que certains d'entre nous ont eu peur... mais d'autres ont compris plus vite : puisque être homosexuel offrait la garantie de pouvoir émigrer, quelques hétérosexuels bon teint ont décidé de s'épiler les sourcils et de se maquiller les lèvres pour aller demander leur visa de sortie. »

Plus sérieusement. Qu'y a-t-il au bout de cette haine viscérale venue de tous les bords ? Un immense mépris non pour nos amours mais pour notre façon de faire l'amour. Le mépris pour le pédé c'est, en dernière analyse, le mépris du phallocrate pour la femme jugée une fois pour toutes créature inférieure.

A ce mépris infini, une seule réponse : la DIGNITÉ. Nouvelles un peu déprimantes, je le reconnais. Vous laissez pas aller, cousins. J'en ai sélectionné de meilleures pour la bonne bouche, c'est-à-dire pour la fin de l'année.

*Et in Arcadia ego !*

JEAN-PIERRE MAURICE.

---

ANGELO RINALDI

« LA DERNIÈRE FÊTE DE L'EMPIRE »

« Images pathétiques de la vie »

N.R.F. — 233 p. — 46 F

---

BERNARD DELEU

L'HOMOPHILE, CET INCOMPRIS

La Pensée universelle — 275 p. — 38,50 F

« DIALOGUE DES MORTS  
ILLUSTRES »

par PIERRE FONTANIE.

La fréquentation des écrivains de génie, à travers leurs œuvres, m'a toujours consolé de la médiocrité de mes relations et de mes contacts quotidiens, voire de *ma propre médiocrité*, car il est difficile de se hausser au niveau de l'IDÉAL.

Je ne voudrais pas hanter le salon des auteurs contemporains, où, peut-être, ils ne m'accepteraient pas, car on ne peut distribuer le génie à la fois dans sa vie et dans ses œuvres. En écrivant, ils nous donnent le meilleur d'eux-mêmes.

S'il n'y a pas de grands hommes que le cercueil ne finisse par mettre au large, aucun cimetière n'enferme la PENSÉE.

J'ai toujours été fasciné par la MORT et l'ÉCRITURE, la Grande Muette et la coquette à l'interminable bavardage, les cimetières et les dictionnaires, ces nécropoles du verbe, la fuite des ans et l'envol des mots, en source jaillissante :

*On cherche à tuer le temps.*

*Enfin — juste retour des choses —*

*Les êtres vivants ce que vivent les roses,*

*C'est LUI qui nous tue...*

L'idée de la mort est la plus explosive des subversions face à l'énorme conservatisme des individus et des sociétés.

De cette rencontre entre la MORT et l'ÉCRITURE, de ma passion pour le sujet de l'HOMOSEXUALITÉ, est née l'envie d'écrire un DIALOGUE DES MORTS ILLUSTRES consacré au thème de l'« amour socratique »... Un peu à la manière de Lucien qui fait se trouver aux Enfers, au milieu des héros mythologiques, des conquérants, des souverains, des philosophes, les cyniques Diogène et Ménippe. Mais non, je mens, je n'ai rien écrit. Ce sont eux qui l'ont écrit, EUX, les HOMMES ILLUSTRES, que j'ai rassemblés sans me soucier de chronologie car la MORT, grande

niveleuse, rend tous les hommes contemporains. Il s'agit bien d'un dialogue puisque les citations s'enchaînent. Je ne les ai pas inventées, même si — pour une fois — je n'indique pas mes sources pour ne pas alourdir mon texte par des références.

La scène se situe aux ENFERS, au sens de la mythologie gréco-latine (lieu souterrain habité par les morts, et non lieu destiné au supplice des damnés). Je n'avais pas le droit moral d'assigner un lieu plutôt qu'un autre à tel ou tel (le paradis, le purgatoire ou l'enfer).

BALZAC : « Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies. Ils se les expliquent et en retrouvent les racines dans le cœur ou dans la tête ».

NIETZSCHE : « Toutes les inclinations, amitié, amour, ont quelque chose de physique ».

BARBEY D'AUREVILLY : « N'y-a-t'il pas des amitiés qui prennent leur source dans les choses du corps, dans la grâce extérieure, comme des amours qui viennent de l'âme, du charme immatériel et secret ? »

DIDEROT : « Il y a un peu de testicules au fond de nos sentiments les plus sublimes et de notre tendresse la plus épurée ».

RENÉ CREVEL : « L'amitié dont on a fait si longtemps profession de croire qu'elle n'était possible qu'entre les êtres d'un même sexe, à la vérité, me semble exprimer non quelque sentiment d'une autre nature que l'amour, mais le plus haut point de l'amour ».

COLETTE : « Mâle amitié, sentiment insondable ! Pourquoi le plaisir amoureux serait-il le seul sanglot d'exaltation qui te fût interdit ? »

BLAISE CENDRARS : « L'homme et la femme ne sont pas faits pour s'entendre, s'aimer, se fondre et se confondre. Au contraire, ils se détestent et s'entredéchirent ».

NATALIE CLIFFORD BARNEY : « Je ne limite pas l'amour à un sexe ».

ROGER MARTIN DU GARD : « Il n'y a qu'une façon d'aborder ces questions : c'est en peignant la passion avec une telle sincérité, un tel accent de vérité, une si exacte chaleur qu'elle s'impose comme une réalité ».

CLAUDEL : « Les mœurs dont vous me parlez ne sont ni permises, ni excusables, ni avouables ».

DIDEROT : « Il en coûterait peut-être moins pour écrire sur son registre : j'ai désiré le trône aux dépens de la vie de celui qui l'occupe, que pour écrire : un jour que j'étais au bain parmi un grand nombre de jeunes gens, j'en remarquai un d'une beauté surprenante et je ne pus jamais m'empêcher de m'approcher de lui ».

COLETTE : « Il est en moi de reconnaître à la pédérastie une manière de légitimité et d'admettre son caractère éternel ».

CLAUDEL : « Vous avez contre vous, à la fois, la *raison naturelle* et la *Révélation* ».

ANATOLE FRANCE : « Ces unions, dites-vous, sont contraires à la nature, qu'en savez-vous ? »

SAINT-AUGUSTIN : « Les infamies contre nature doivent être toujours et partout détestées et punies : ainsi celles des sodomites ».

BALZAC : « Vous ne connaissez pas l'empire du vice sur l'homme. La peine de mort ne l'arrête pas quand il s'agit d'une jouissance qu'il s'est créée ».

PROUDHON : « Purgeons la société de tous ces êtres empestés, pédérastes, voluptueux, libidineux, raffineurs de plaisirs et de voluptés ! ».

MONTESQUIEU : « Il faut honorer la divinité et ne la venger jamais. En effet, si l'on se conduisait par cette dernière idée, quelle serait la fin des supplices ?... Dans les actions cachées qui blessent la divinité, il n'y a point de matière de crime ; tout s'y passe entre l'homme et Dieu, qui sait la mesure et le temps de ses vengeances ».

FRANÇOIS MAURIAC : « Je ne vois pas dans une société païenne que nous ayons à « tolérer » ou à « condamner » les invertis plus que les malthusiens ou que les gens qui ont une habitude de solitaire, ou que ceux qui usent mal de leurs femmes. Nous ne saurions, en ces matières, admettre la compétence d'aucun autre tribunal que la Sainte Inquisition ».

BAUDELAIRE : « O Créateur ? Peut-il exister des monstres aux Yeux de Celui qui, seul, sait pourquoi ils existent, comment ils sont devenus ce qu'ils sont et comment ils auraient pu ne pas l'être ».

JEAN DESBORDES, qui fut l'ami de Cocteau : « Mon Dieu, avez-vous anéanti Sodome ?... Pour tuer le mal, se peut-il que Dieu fauche ses chefs-d'œuvres, fauche la beauté des garçons, la

grâce de leur membre et leur souplesse. Le sexe n'entre pas dans les lois de l'amour, mais le sexe est amour parce qu'il est vie et chaleur et simplicité ».

MARQUIS DE SADE : « La sodomie est générale par toute la terre. Il n'est aucun peuple qui n'y soit adonné ».

SAINT-AUGUSTIN : « Quand bien tous les peuples « commettraient les infamies contre nature » ils seraient tous également coupables devant la loi divine qui n'a pas fait les hommes pour se comporter ainsi ».

MIRABEAU : « Je t'avoue... que le goût de beaucoup d'hommes pour leur sexe me paraît plus bizarre, quoiqu'il soit répandu chez toutes les nations de la terre... Je ne vois pas du même œil celui des femmes pour le leur ; il ne me paraît pas extraordinaire, il tient même plus à leur essence, tout les y porte, quoiqu'il ne remplisse pas les vues générales, mais au moins il ne les distrait pas ordinairement de leur penchant pour les hommes ».

BRANTOME : « Il est bien plus beau qu'une femme soit virile et vraie amazone, ou soit lubrique, que non pas un homme soit féminin, comme un Sardanapale ou Héliogabale... : car d'autant plus qu'elle tient de l'homme, d'autant plus elle est courageuse ».

MUSSET : « Une tribade ? Oh, ce mot retentit d'abord à l'oreille d'une manière quelque peu étrange. Puis il élève en vous je ne sais trop quelles images confuses de voluptés inouïes, lascives à l'excès. C'est la rage luxurieuse, la lubricité forcenée, la jouissance horrible qui reste inachevée ».

CLAUDEL : « L'homme », l'être humain, « n'est pas une fin en soi et à plus forte raison son plaisir et sa délectation personnelle. Si l'attrait sexuel n'a pas pour issue sa fin naturelle qui est la reproduction, il est dévié et mauvais ».

NATALIE CLIFFORD BARNEY : « La vie la plus belle est celle que l'on passe à se créer soi-même, non à procréer ».

RÉMY DE GOURMONT : « Qu'est-ce que le normal ; qu'est-ce que le naturel ? La nature ignore cet adjectif... il n'y a pas une luxure qui n'ait dans la nature son type normal... On voit même les vaches en chaleur monter les unes sur les autres ».

LORD ALFRED DOUGLAS : « Tout ce qui s'écarte de la norme peut être appelé contre nature et notamment le génie et la beauté ».

DIDEROT : « Tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors nature ».

MONTAIGNE : « Nous appelons contre nature ce qui advient contre la coutume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit ».

GOETHE : « L'amour des garçons est aussi vieux que l'humanité et on pourrait dire qu'il est fondé sur la nature bien qu'il soit dirigé contre elle ».

STENDHAL : « Le plaisant c'est que nous prétendons avoir le goût grec dans les arts manquant de la passion principale qui rendait les grecs sensibles ».

NIETZSCHE : « Les relations érotiques des hommes avec les adolescents furent, à un point que notre intelligence ne peut comprendre, la condition nécessaire, unique, de toute éducation virile ».

ENGELS : « Les hommes de l'Ancienne Grèce s'enfoncèrent dans les abîmes répugnants de la pédérastie et s'avilirent, eux-mêmes et leurs dieux, avec le mythe de Ganymède ».

DAUDET : « Ce mot de Sapho... à force de rouler les siècles s'est encrassé de légendes immondes ».

PIDANSAT DE MAIROBERT : « Le plaisir de la tribaderie (...) est inspiré par la nature ; il n'offense point les lois : il est la sauvegarde de la vertu des filles et des veuves... il sème enfin également des roses sans épines ».

CHARLES FOURIER : « Toute passion engorgée produit sa contrepassion qui est aussi malfaisante que la passion naturelle aurait été bienfaisante ».

RÉMY DE GOURMONT : « L'uranisme répugne à ma sensibilité ».

MARLOWE : « Quiconque n'aime pas les garçons et le tabac est un imbécile ».

ANATOLE FRANCE : « Ce penchant qui nous révolte est souvent l'apanage des délicats : Virgile, Horace, Catulle ».

CHEVALIER DE FLORIAN : « Tous les goûts sont dans la nature, le meilleur est celui que l'on a ».

JEAN-LOUIS BORY : « Il n'est pas scandaleux d'être homosexuel : ce sont les conditions que la société fait à l'homosexualité qui sont scandaleuses. C'est par elle que le scandale arrive ».

BARBEY D'AUREVILLY : « O natures doubles et multiples, d'un sexe intellectuel indécis, où la grâce est plus grâce encore dans la force, et où la force se retrouve encore dans la grâce ».

COLETTE : « Un être à figure d'homme est viril par cela même qu'il contracte une manière de vivre dangereuse et des assurances de mourir exceptionnellement ».

BISMARCK : « L'homosexualité constitue un très grave péril pour l'état parce qu'elle supprime les barrières sociales ».

MARCEL PROUST : « L'ambassadeur est ami du forçat ; le prince, avec une certaine liberté d'allures que donne l'éducation aristocratique et qu'un petit bourgeois tremblant n'aurait pas, en sortant de chez la duchesse, s'en va conférer avec l'apache ».

PAUL ADAM : « Entre l'adultère et le pédéraste, c'est au second que doit échoir notre indulgence, il lèse moins ».

COLETTE : « Au près de leur art de feindre, tout semble imparfait... Feindre sans défaillance, longuement, par silences, par sourires, — devenir en apparence une autre personne »...

MARQUIS DE SADE : « Un peu traître, oui, un peu faux : vous croyez ? Eh bien, madame... condamnés à vivre avec des gens qui ont le plus grand intérêt à se cacher à nos yeux, à nous déguiser les vices qu'ils ont, pour ne nous offrir que les vertus qu'ils n'encensèrent jamais, il y aurait à nous le plus grand danger à ne leur montrer que de la franchise ».

NATALIE CLIFFORD BARNEY : « Je me regarde sans honte : on n'a jamais blâmé les albinos d'avoir les yeux roses et les cheveux blanchâtres, pourquoi m'en voudrait-on d'être lesbienne ? C'est une affaire de nature mon étrangeté n'est pas un vice, n'est pas « voulue » et ne nuit à personne ».

JEAN COCTEAU : « Le vice commence au choix ».

CLAUDEL : « Malheureux, guérissez-vous et n'étalez pas ces abominations ».

JEAN COCTEAU : « On veut me réapprendre la vie étrangère Et que j'invite au bal les filles à danser, On veut me changer d'ailes en somme ». « Un vice de la société fait un vice de ma droiture ».

MONTHERLANT : « On parle de guérir les homosexuels : il faudrait plutôt guérir le cerveau de ceux qui croient qu'il y a lieu de guérir les homosexuels ».

CLAUDEL : « Vous vous perdez ».

ANATOLE FRANCE : « Quelques-uns mettent au masculin ce qu'il conviendrait de mettre au féminin... Quelques-uns mettent au féminin ce qui revient de droit au masculin. En ce bas-monde, chacun fait son salut comme il peut ».

CLAUDEL : « Il y a une police nécessaire contre les empoisonneurs... Combien de lettres n'ai-je pas reçues de jeunes hommes égarés ? Au départ de leur chemin vers le mal, il y a toujours Gide. »

ANDRÉ GIDE : « Je puis me rendre cette justice : sur les jeunes qui sont venus à moi, mon influence a toujours été utile et salubre. Oui, ce n'est pas un paradoxe, mon rôle a toujours été moralisateur. Toujours j'ai cherché à éveiller ou à développer leur conscience ; toujours j'ai réussi à exalter en eux ce qu'ils avaient de merveilleux ! Combien de garçons engagés déjà sur de mauvaises pentes ai-je ramenés dans le droit chemin qui, sans moi, se seraient abandonnés à leurs instincts les plus vils et se seraient définitivement dévoyés ! Combien de révoltés, de paresseux, d'hypocrites, de menteurs ont écouté mes conseils et pris goût au travail, à la droiture, à l'ordre, à la beauté ! Grâce justement à cette réciproque attirance, cette réciproque tendresse... Mais comment faire comprendre cela ? ».

CLAUDEL, prenant congé de Gide : « Pauvre Gide ! Que vous êtes à plaindre et que votre vie est tragique. Je vous serre la main » (il se détourne de lui).

ANDRÉA DE NERCIAT (avec malice) : « plus on tourne le dos à des gens comme lui, plus on se les attache ».

FEDERICO GARCIA LORCA : « Je n'élève pas la voix.

Contre les hommes au regard vert.

Qui aiment l'homme et brûlent en silence leurs lèvres ».

PIERRE FONTANIÉ.

## LES JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE

« Les droits de la personne humaine » s'exclame André Baudry, introduisant les travaux du Samedi 1<sup>er</sup> Novembre, « quel beau titre ! le Pape, les princes qui nous gouvernent, les corps constitués ont tous cette expression à la bouche. Et pourtant... Dès son premier numéro, la revue Arcadie avait lancé une phrase : « les homophiles sont à côté, avec les autres ». Ils ne font pas bande à part, même s'ils peuvent en avoir la tentation quand on les considère à la manière du Parlement d'aujourd'hui... Ne serait-ce pas d'ailleurs racisme que de faire bande à part ? Les Droits de l'Homme, une cause qui ne se fractionne pas ».

\*

Fin de matinée, exposé de M<sup>e</sup> Robert Badinter : « Justice et Homosexualité ». L'orateur, pessimiste par raison, précise d'emblée : « Par la nature des combats que je mène, je sais que ce n'est pas la justesse d'une cause qui implique son succès ».

« Depuis très longtemps, dit-il, je m'intéressais aux secrets de la pratique judiciaire quant à la répression des mœurs homosexuelles ». Et plutôt que de les découvrir par « une technique à la Decaux » et le biais des anecdotes, il en propose une approche universitaire.

Constat : La Justice Pénale, de là sa fonction répressive immédiate, remplit aussi une fonction expressive. Il n'y a pas coïncidence entre textes et pratique, il existe une distorsion des deux fonctions.

Preuve par l'Histoire : Dans l'Empire Romain, l'homosexualité publique encourt en principe une amende ; il semble que ce soit pure théorie. Avec l'avènement du christianisme et pour une longue période, la persécution s'abat sur les dissidents sexuels ; le Code de Justinien, les « Établissements » de St-Louis, les coutumiers et autres dispositions ne leur laissent en

## LES JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE

fait le choix qu'entre « la rôtissoire et le gibet ». Textes terribles mais sont-ils appliqués ?

Une procédure criminelle, autrefois, cela signifie aussi : usage de la torture. En matière d'homosexualité, on brûle en même temps que le condamné les pièces du dossier. En 1584, le recteur de l'Université de Paris, convaincu de sodomie, monte au bûcher ; il ne reste pour seule trace de son procès que la mention de sa condamnation. Les statistiques manquent sur la réalité de la répression. Inquiétant quand on songe, à titre de comparaison, que 12 000 individus furent brûlés comme sorciers depuis le Moyen-Age jusqu'au moment où l'on s'aperçut que la sorcellerie n'existait pas !

Une étude des condamnations à mort prononcées par le Châtelet pendant les 40 dernières années de l'Ancien Régime, d'après les Archives du Parlement, laisse à penser qu'on ne sanctionne plus de la peine capitale que des homosexuels par ailleurs coupables d'autres méfaits, meurtriers et bandits de grands chemins.

Deux répressions. Une répression solennelle : exorcisme, pour l'exemple, en place de Grève. Une répression policière, la plus acharnée, les « mouches » jouent les provocateurs et une « passion du fichage » se développe.

La Révolution amène l'abolition du crime de sodomie. Jusqu'à ce que le Gouvernement de Vichy rétablisse l'incrimination, il n'y a plus de texte anti-homosexuel. Mais la répression s'exerce d'autres manières. On utilise par un biais les dispositions légales contre les « vagabonds » ou visant les seuls proxénètes, on conçoit largement la notion d'outrage public à la pudeur.

Sous le Second Empire, Cartier révèle le « fichage », en dix ans, de 6 342 pédérastes parisiens. Il ne s'agit pas tant de lutter contre l'homosexualité elle-même que de prévenir « l'accouplement social monstrueux » d'êtres du même sexe mais souvent de classes différentes. Police sociale.

A propos des avatars récents de la « majorité sexuelle » des homophiles devant le Parlement, M<sup>e</sup> Badinter remarque : « Personne ne semble réaliser que le texte est aussi et directement dirigé contre les mineurs ».

Et de dénoncer « une volonté de police sexuelle normative », une « atmosphère insidieuse, perverse de la répression ». Même si les quelques 200 ou 300 condamnations annuelles, « coefficient de drame humain considérable », ne figurent que la petite partie émergée de l'iceberg quand existe le « filtre de l'opportunité des poursuites ».

Conclusion : nous vivons donc bien dans un pays qui pratique la discrimination envers les homosexuels. Un panorama des législations étrangères ne donne plus l'avantage à la France. Peut-être un espoir du côté de la Cour Européenne des Droits de l'Homme, présentement saisie de requêtes par des ressortissants homophiles d'Irlande et de Belgique ?

« Il n'y a pas d'autre travail possible, considère l'orateur, que celui exercé sur l'opinion publique, hantée de préjugés homosexuels ». Il signale, en final, qu'une université de province, qui le sollicitait depuis trois années, vient de refuser la conférence qu'il proposait sur le sujet de l'homosexualité !

\*

L'après-midi, table ronde sur « les droits de la personne humaine ». Lettres d'excuses et messages de sympathie de Mme Gaspard, maire de Dreux, membre du Parlement Européen, de M<sup>e</sup> Jean-Denis Bredin, des représentants du Comité des Droits de l'Homme d'Argentine et de l'Union des Artistes et Écrivains.

Le professeur Jacques Valli, qui dirige le débat, pose trois grandes questions. Par quel biais rattacher le « droit à l'homophilie » aux « droits de la personne humaine » ? Y a-t-il une liaison entre le déni des droits fondamentaux et les discriminations dont souffre l'homosexuel ? Comment faire respecter les droits des minorités sexuelles ?

Premier intervenant, Daniel Mayer, Président de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme, s'exclame, avec force : « Je déteste le mot de tolérance. Je ne suis pas venu ici avec une âme de paternaliste. Il faut refuser les discriminations à l'égard de certains hommes — juifs, arabes, nègres, homosexuels, femmes, barbus à certains moments ou que sais-je encore —, qui ne rentrent pas dans le moule normatif qu'une société veut imposer. Et le récent vote du Sénat m'apparaît comme le type même de la discrimination inadmissible. La Déclaration Universelle de 1948 pose l'égalité de tous les hommes, notamment quel que soit leur sexe — et sexe signifie aussi, delà le sexe d'état-civil, le choix de vie sexuelle ».

Le Président d'Amnesty International pour la France précise les limites d'action de son organisation, qui ne « défend pas les Droits de l'Homme en tant qu'idées générales mais, de manière pragmatique, les individus incarcérés pour leurs opinions. Amnesty n'aura jamais de position sur l'homosexualité pas plus que sur le catholicisme ou n'importe quel concept en isme...

Après un long débat, il y a un an le Conseil International a décidé de considérer comme prisonnier d'opinion toute personne incarcérée pour avoir défendu le principe de liberté homosexuelle.

En Septembre 1979, la section luxembourgeoise a été chargée d'une étude approfondie, sur trois années, du problème homophile ».

Le représentant officiel de l'Union Parisienne CFDT expose : « Un syndicat n'a pas à prendre parti pour ou contre l'homosexualité. Mais, s'interrogeant sur la vie en société et ses évolutions, il lutte contre les inégalités, quelles que soient les appartenances. Il constate les discriminations dans l'entreprise et accepte les différences, condition fondamentale d'une vie sociale harmonieuse... L'homophilie est une réalité dans la classe ouvrière et, dans le monde du travail, les homosexuels ne sont pas seulement victimes du patronat. La prise de conscience se fait, au niveau des permanents, de certains d'entre eux à tout le moins ».

Le pasteur Dumas, Doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Paris, apporte un éclairage philosophique sur des droits qui présentent aussi un caractère immanent. Il s'interroge sur les sens et contre-sens des mots : « morale, droiture, reconnaissance » et conclut à la dangerosité des vocables quand, par exemple, le « droit au travail », pour représenter une belle pétition de principe, ne signifie rien d'autre qu'un mensonge dans un contexte de chômage.

Le Dr Stern crie son témoignage horrifié de victime du Goulag « Vivre selon de Droit en URSS ? Mais c'est le meilleur moyen d'aller en prison ! Dans les camps, j'ai pu observer la palette de tous les crimes punis en URSS, de l'homosexualité jusqu'à la foi en Dieu. Les Occidentaux ont du mal à comprendre ceci : si notre réunion d'aujourd'hui avait eu lieu à Moscou, tous les participants en seraient punis... En URSS, l'homosexualité, entouré d'un mur de mépris, vaut des condamnations de deux à cinq ans de camp de concentration. J'ai vu, dans le camp n° 12, près de Karkov, où j'étais enfermé, 350 homophiles, vivant à part, séparés des autres condamnés à la cantine et par une cloison, tout le monde ayant le droit de les frapper impunément... la répression de l'homosexualité ne représente qu'une partie de l'immense problème de la répression du sexe en général par le régime communiste ».

Lucien Trong, auteur d'« Enfer rouge, mon amour », en écho, conte comment il endura trois ans et demi de « camp de rééducation », au Vietnam. « J'y serais mort si je n'avais pas

rencontré là un garçon, dont l'amitié et l'amour m'ont soutenu ». Et de dénoncer, « au nom des morts des camps et de la mer de Chine, la violation des Droits de l'Homme » dans son pays.

Accord de tous les orateurs sur le principe de la défense des Droits de l'Homme. Mais comment agir ?

« Cela dépend des situations, répond le pasteur Dumas. Faut-il apprivoiser, source possible de désillusions, ou provoquer, avec le risque d'un retour de flamme ? Je crois plutôt à la progression des institutions ».

Pour le Dr Stern, « la sexualité soviétique est agressive et pathologique, sa répression ne fait qu'un avec le totalitarisme. Il faut un retour au sens du bonheur humain et à toutes les formes naturelles, y compris homosexuelle, de la sexualité. Révolution sexuelle, mouvements nationaux à l'intérieur de l'URSS, renouveau religieux, etc., forment un ensemble susceptible de secouer le joug ».

Daniel Mayer estime : « D'une façon générale, l'adversaire, c'est la dictature. Il faut n'avoir aucun complexe, qu'on soit juif ou homosexuel, et ne pas se laisser humilier ».

Dialogue avec la salle. Questions pertinentes. Un Arcadien, membre d'Amnesty, interroge le porte-parole officiel de l'organisation. Un autre Arcadien, théologien, reproche au pasteur Dumas, qui paie au passage pour Jean-Paul II et l'Ayatollah, de n'avoir pas une fois prononcé le mot d'homosexualité. Un troisième accuse le Dr Stern de propos politiques et sans rapport avec la défense des homosexuels, ce qui lui vaut au demeurant une réplique plutôt acide. Le représentant de la CFDT, prié de s'expliquer si concrètement son syndicat vole ou non au secours des homosexuels brimés dans leur emploi, confesse, avec franchise : « Nous sommes en train de découvrir la réalité de l'homosexualité. Il y a un travail énorme au sein de l'organisation syndicale. La question nous interpelle vivement et je la transmettrai ».

Marc Daniel constate : « On revient tout de même de loin ! C'est un événement. Sur cette estrade sont réunis des gens qui ne se seraient pas déplacés pour nous, voici seulement quelques années ».

M. J. Pierre-Bloch, souffrant, n'a pu représenter la LICRA, sa lettre ne nous est parvenue que le 3 Novembre. Quant au MRAP qui avait accepté notre invitation, n'est pas venu et ne s'est pas excusé.

\*

Dimanche 2 Novembre, banquet. Discours d'André Baudry, de François Massot, député des Alpes de Haute-Provence, et de Roger Peyrefitte.

Le Directeur d'Arcadie retrace l'action du mouvement, depuis son entrée dans « l'ère des Congrès ». Trois grandes étapes : « L'homophilie à visage découvert ? Oui, mais quel visage ? Certains des nôtres donnent aujourd'hui de notre visage une représentation que personne d'intelligent, qu'aucun père de famille, qu'aucune mère, qu'aucun collègue de travail ne peut accepter... « Sous le regard des autres » ? Les autres vous ont deviné mais ils n'ont pas peur, ils sont même heureux car ils se disent que vous ne ressemblez pas à cette vilaine image que montrent certains fous actuels et que vous pouvez marcher de concert sur la route de la vie... « Les Droits de l'Homme » ? Et voilà que le Gouvernement Grec proteste à l'Élysée et devant la Cour Européenne, parce que les habitants de la province d'Arcadie ont mis 28 ans à découvrir une usurpation de nom choquant leur amour-propre !... C'est un fait qui se situe dans le contexte général actuel, où nous ne sommes pas aimés, pas compris et volontiers mis au ban de la société. Tout est-il toujours à recommencer ? Le monde, les hommes n'ont-ils donc pas changé ? Certains ont cru que l'heure était arrivée et il faut encore, aujourd'hui, des hommes pour crier que la liberté est un bien qui dépasse tous les autres ! L'homosexualité sera toujours problème... Chacun de vous n'est-il pas un peu responsable ? Avez-vous tous, chaque jour de votre existence, pris conscience qu'il fallait se battre ? Le bonheur, ça se fabrique... Votre route à chacun est tracée : Vivre à visage découvert sous le regard des autres et dans le respect des Droits de l'Homme ».

Le député François Massot, convive d'honneur, retrace, sobrement, ses efforts personnels en faveur des homosexuels. « Si vous m'avez invité, c'est que vous avez considéré que j'avais tenté, dans une certaine mesure, de faire avancer les droits des homosexuels, c'est-à-dire les Droits de l'Homme tout simplement. Un de mes premiers actes de parlementaire fut de cosigner la proposition de loi Michel Crépeau, visant à la disparition des deux dispositions pénales anti-homosexuelles.

— J'en ai été nommé rapporteur. C'était la première fois qu'un député de l'opposition était désigné pour un rapport non budgétaire... J'ai réussi à faire supprimer la circonstance aggravante de l'outrage public à la pudeur. Je me suis heurté à la personnalité de M. le Président Foyer sur la question de l'âge de la majorité sexuelle... Nous avons perdu une bataille... mais pas la guerre ! En matière parlementaire, rien n'est jamais

définitif. Il faudra bien cette réforme, qui semble d'évidence : supprimer un délit médiéval... Je viens d'écrire, par ailleurs, à M. Bonnet, pour qu'il s'explique sur un service de surveillance des homosexuels et de fichiers... Il est bon qu'existent des liens entre des mouvements tels que le vôtre et les parlementaires ».

Sur le mode plaisant, Roger Peyrefitte improvise « quelques propos secrets à bâtons rompus ». Et le parrain d'Arcadie, taquinant un André Baudry, « qui s'amuse, sachant qu'il est indispensable, à brandir la menace de sa retraite », de dresser un parallèle entre sa « tour d'ivoire d'écrivain », ses travaux et ses jours, et la « tour ouverte à tous les vents » du directeur de la maison de la rue du Château-d'Eau. Le romancier relève que d'aucuns n'ont pas apprécié, quoiqu'arcadiens, ses derniers livres et que M. Massot « qui n'est des nôtres que par sa largeur d'esprit », représente une pensée d'opposition. Aussi affirme-t-il cette sagesse : « Il faut qu'il y ait partout une opposition. Salutaire si elle n'est pas décourageante, elle signifie la vie dans une association ». Le droit à une opposition, en vérité, ne constitue-t-il pas, aussi un « droit de l'homme » ?

Et Roger Peyrefitte, qui confesse 73 ans mais remarque qu'un lecteur réaliste vient de lui écrire : « Vous avez 16 ans ! », de s'écrier : « Vivement le triomphe de la loi abaissant la majorité homosexuelle ! Car je pourrai, alors, faire une déclaration d'amour à tous les Arcadiens qui sont ici ! »

CHRISTIAN GURY.

---

THÉÂTRE EN ROND — Paris

*Un chanteur exceptionnel, une présence vibrante,  
des textes profonds, un spectacle de haute qualité :*

JEAN GUIDONI

POÈMES ÉROTIQUES

de VERLAINE (1).

Longtemps interdits, les chefs-d'œuvre de l'érotisme restaient l'apanage d'un petit nombre d'esprits libres. Les voici à la portée de tous dans une nouvelle collection, au format de poche, « Les classiques interdits » (1).

Des œuvres de Pierre Louys, Petrone, Jean Lorrain, figurent parmi une dizaine de titres parus.

Pour les **Poèmes érotiques** de Verlaine, Maurice Chapelain qui dirige cette collection, a demandé à Elula Perrin, l'auteur de **Les femmes préfèrent les femmes** — près de 100 000 exemplaires vendus (2) — et de **Tant qu'il y aura des femmes** (3), de préfacer cet ouvrage.

**Les Amies** (première section de « parallèlement », publié à Bruxelles, sous le manteau, par Poulet-Malassis, à la fin de 1967 et condamné par le tribunal correctionnel de Lille en 1968 ; **Femmes**, également publié clandestinement en 1890 ; constitué, avec **Hombres, Filles** et trois des **Odes en son honneur**, la somme de l'incomparable érotologie Verlainienne.

Cette préface explique l'œuvre de Verlaine et plaide la cause de ce divin et pitoyable poète qui naquit, à Metz, le 30 mars 1844 et mourut, à Paris, dans la misère la plus totale, le 8 janvier 1896.

— « Tel qu'il se présente ici, ce recueil est la somme bouleversante de sincérité, de parcours sentimental, sexuel et sensuel, d'une « bête de lettres » — comme on dit aujourd'hui une « bête de scène » — nature forte, violente, indomptable, passionnée, fantasque et jouisseuse, dont le cœur n'a jamais cessé de battre et de s'emballer, pour une Mathilde ou un Arthur, un Lucien ou une Eugénie.

Car ce Bélier, saturnien s'il en fut, eut le cœur éclectique, battant pour un sexe ou pour l'autre. Et ce « bisexuel » — avant la création du terme — pouvait écrire :

« ... je ne suis pas l'homme  
Pour Gomorrhe ni pour Sodome  
Mais pour Paphos et pour Lesbos... »

Préface d'Elula Perrin : « L'œil de Lesbos sur Gomorrhe et Sodome. »

(1) Editions Jean-Claude Lattès.

(2) (3) Editions Ramsay.

— « De l'érotisme au libertinage, lorsqu'il parle de la lesbienne ou de la putain — qu'il traite parfois comme une madone —, on bascule dans l'obscène le plus cru dès qu'il s'agit d'amours masculines. »

.....

La rencontre de Rimbaud bouleverse sa vie.

— « Parler des amours de Paul Verlaine et d'Arthur Rimbaud, c'est égrener une longue suite de vagabondages et d'errances. Bagarres au couteau (pratique de « surineurs » de barrière), traversées de moments intenses de communion où Verlaine, surtout, fasciné, amoureux, envoûté par « l'ange poète » écrira ses plus beaux chants. Mais Arthur Rimbaud fut l'unique, et certainement son plus grand amour, avec tout ce que cela implique de sanglots et de rires, de caresses et de morsures. »

.....

Après Rimbaud, Verlaine qui enseigne à l'institution Notre-Dame de Rethel s'éprend d'un de ses élèves, Lucien Létinois.

— « La rencontre de Lucien Létinois va le charmer jusqu'à la mort du jeune homme, six ans plus tard, emporté par la typhoïde. Verlaine a retrouvé en Lucien, le Rimbaud des premiers jours de sa passion et quand il meurt, il écrira ce pathétique lamento :

« Tu mourus à la salle Serre, à l'Hospice de la Pitié... »

.....

Le poète achète la maison des parents Létinois, à Coulommes, et s'y installe avec sa mère. Il mène une existence des plus scandaleuses.

S'étant livré à des violences sur sa mère, il est condamné à un mois de prison qu'il purge à Vouziers.

Après avoir vagabondé dans les Ardennes, Verlaine, à peu près ruiné, se réinstalle à Paris. Première hospitalisation à l'hôpital Broussais.

— « C'est presque la fin. Il plonge au fond des abîmes, n'en émerge que pour y ressomber aussitôt... Séjours de plus en plus fréquents à l'hôpital, violent amour pour le jeune poète Cazals qui refuse ce genre de rapport, puis passion pour Eugénie, cocote fanée et finissante qui l'envoûte et lui croque ses derniers deniers.

C'est dans cette ambiance que vont être conçus et publiés **Femmes** puis **Hombres**.

.....

Dans **les Amies**, qui me touchent évidemment plus que tout le reste et dont je déplore la brièveté, Verlaine le tendre, l'amoureux de l'Amour parle de Lesbos sans une ombre de trivialité ricanante masculine. Ces jeunes filles qui s'aiment, délicates comme des ombres de David Hamilton, ce ne sont pas les **Femmes damnées** de Baude-

laire, mais les filles directement issues de Sapho, c'est la fraîcheur des biches aux bois :

« Sa bouche

plonge sous l'or blond dans les ombres grises »

« Laisse errer mes doigts dans la mousse

Où le bouton de rose brille... »

.....

Diabole d'homme ! Docteur Jekyll des femmes et Mister Hyde des gitons, qui êtes-vous vraiment monsieur Verlaine ? Doit-on vous croire, lorsque vous écrivez :

« Une femme par-ci, par-là, c'est de bon ton. »

« Soyons-leur doux

Entre deux coups

Puis revenons à notre affaire. »

« Et c'est pourquoi, d'après le conseil à Rousseau,

Il faut parfois, poète, un peu quitter les dames. »

Ce n'est évidemment pas moi qui lui ferait reproche de délaisser les femmes, car je me sens bien proche de l'amoureux des jeunes garçons, moi qui ne vis et ne meurs qu'à l'ombre des jeunes filles en fleurs... »

De tous les poètes, Verlaine demeure celui qui est allé jusqu'aux extrêmes confins de la poésie, et nulle autre qu'Elula Perrin ne pouvait mieux présenter son œuvre érotique.

SERIG.

## ALICE AU PAYS DE FEMMES

roman d'ÉLULA PERRIN (1).

Dans quelle mesure les amours d'autrui peuvent-elles nous retenir ?

La question reste posée après la lecture du dernier écrit d'Elula Perrin.

Ce roman furieusement autobiographique et qui n'en fait nul mystère, c'est Sapho toute entière à sa proie attachée.

Et Lesbos que ce soit à Cannes ou à Paris, paraît bien éloignée du pays des merveilles.

Quant à Alice, petite serveuse cannoise, centre grisâtre des intrigues, élue un temps comme favorite par l'auteur, elle n'a de commun qu'un prénom avec l'héroïne de Lewis Carroll.

(1) Éditions Ramsay, 48 Fr.

Il y a du sultan dans Elula Perrin et aussi tout à craindre de son inimitié. Je ne jurerais pas que le livre tout entier n'ait été conçu que pour écraser définitivement l'adversaire.

Qu'en reste-t-il sinon une peinture incontestablement instructive des amours féminines ?

La découverte d'un monde de fureur, de violences et de griffes où les instants de répit, sinon d'harmonie sont fugaces et fragiles, ô combien !

Mais n'en est-il pas ainsi de tout amour à quelque ethnie qu'il se rattache ?

Et laissons à Elula l'illusion de penser que « les couples de garçons s'en sortent mieux parce qu'ils arrivent, en pimentant leur union, en ouvrant une fenêtre sur « l'inconnu » (?), en aérant leur amour à éviter l'asphyxie ».

Retenons plutôt cette conclusion désabusée certes, mais non sans portée : « quelle bêtise de vouloir fonder notre vie sur un amour exclusif ».

SINCLAIR.

## L'ENFANT ET LE PÉDÉRASTE

de BENOÎT LAPOUGE  
et JEAN-LUC PINARD-LEGREY.

Doit-on s'étonner de l'abondante littérature qui, depuis quelques années, et surtout quelques mois, prend comme sujet la pédérastie ? Ne devons-nous pas nous souvenir que pendant environ vingt cinq ans (de la Libération à l'après-midi 68), il en fût de même pour l'homosexualité en général ? Non pas que, dans la société **prétendue** permissive on écrive moins sur ce thème ; mais, vivant différemment, dans cette dernière décennie, on écrit autrement.

La réflexion sur la relation sensuelle enfant-adulte n'est pas nouvelle, chacun le sait. Elle est même, qu'on le veuille ou non, à la base de toute pédagogie non-familiale. Et dès ces mots formulés, on sent aussitôt s'ouvrir un des multiples abîmes de perplexité que rencontre le commentateur (1). Car le sujet est grave, qui met en jeu cette enfance parfois non-consentante, ou non-connaissante, mais confiante et perverse à la fois. Se présente alors un second gouffre vertigineux, et que nul jusqu'à présent n'a su ou pu sonder, car nul enfant n'a lui-même pu et analyser, et transposer par

(1) Se reporter aux précautions prises (et renouvelées ici) par le signataire de ces lignes à propos du **Pédophile et la Maman** : *Arcadie* n° 317, mai 1980.

l'écriture son expérience, ce qui est un privilège (?) d'adulte. Est-ce à dire que les jeunes ne s'interrogent pas ? Au contraire ! Et lorsqu'ils sont intelligents, ils ne font que cela. Mais c'est des adultes qu'ils attendent les réponses ; et bien souvent ils sont déçus par la manière dont on les écoute (ou ne les écoute pas), dont on les éconduit, dont on les trompe parfois. Le pédéraste, ici, se place là où le désir (supposé, réel, projeté ?) du jeune **semble** s'ajuster au sien. Et voilà une nouvelle vastitude qui se présente... Le désir du jeune est-il celui que prétend l'adulte ? Qui est séducteur, qui est séduit ? Les armes sont-elles égales ? Seuls sans doute ceux qui veulent tout ignorer de ce problème l'imaginent de solution facile...

Depuis qu'on en parle, qu'on ose — et on a raison — en parler, les « affaires » remuent presse et opinion, sans négliger leurs connotations politiques (2). Il est néanmoins un aspect qui n'a que fort rarement été évoqué, dans le cas d'une « séduction pédagogique » : celui de la déontologie, ou théorie des devoirs professionnels. Cela, certes, a pu fournir le thème de l'admirable **Olivia**, entre autres ; mais cela a-t-il suffisamment retenu l'attention des penseurs ?

Un des derniers essais parus est arrivé à Arcadie avec une dédicace souhaitant « une autre vision, critique, mais lucide, de la pédérastie et des rapports que les homosexuels entretiennent avec l'enfance, leur enfance ». L'envoi fut précédé pendant quelques mois d'une campagne houleuse à laquelle au moins **le Monde**, **Libération** ou **le Gai Pied** ont ouvert leurs colonnes : **l'Enfant et le Pédéraste** (3) dérange, provoque, et appelle réactions et prises de positions. On reconnaîtra au moins à cet ouvrage le mérite de vouloir respecter les différents points de vue (4)... ce qui a été cause des remous évoqués ci-dessus ; il se peut en effet que les auteurs pêchent par circonspection (et probablement plus d'un Arcadien en dira-t-il autant de ces lignes-ci) ; il se peut que d'autres passionnent leur plume : et comment ne pas les comprendre ? C'est bien de passion qu'il s'agit.

De telles réactions sont bonnes, souhaitables : rien n'est plus néfaste en effet que l'hypocrisie de chuchotis feutrés [Arcadie en a su — en sait — beaucoup sur ce genre de parole]. Les auteurs voulaient que s'ouvre un débat : ils l'ont.

PIERRE NOUVEAU.

(2) C'est volontairement que ces incidences, ici, ne seront pas développées ; que chacun se reporte, non seulement à ses quotidiens habituels, mais aussi à ceux qu'il n'a pas l'habitude de lire...

(3) Paris-Le Seuil ; collection : « Interventions », 1<sup>er</sup> trimestre 1980, 128 p., in 8°.

(4) L'importante documentation, récente — même si elle remonte au célèbre **Banquet** de Platon : cela prouve l'actualité pérenne d'un tel texte — aurait été bien plus maniable par le lecteur intéressé si elle avait été regroupée en une bibliographie systématique, et non seulement indiquée en notes au bas des pages.

## ARTUR TRESS/FACING UP

L'art photographique a rarement l'occasion de montrer des nus masculins. Qui ne se souvient des premiers albums de Jean Daniel Cadinot avant qu'il ne sombre dans une production pornographique trop commerciale loin de toute démarche artistique. Dans ce désert et bien au-dessus des publications vendues en kiosque un éditeur suisse nous invite à découvrir le talent d'un jeune photographe américain : Arthur Tress.

Après avoir collaboré à différentes recherches et reportages sur des minorités ethniques, Tress se consacre enfin au nu masculin. Certes le recueil qui nous est aujourd'hui présenté n'a rien d'une collection de portraits statiques. Au gré des planches l'homme nous est montré dans son environnement immédiat. La ville de New-York se prêtait-elle vraiment à cette présentation ? Dans l'univers froid et rigide de la cité nous sentons ces corps évoluer, vibrer et vivre. Tantôt ils se font complices du métal ou de la pierre, tantôt ils contrastent violemment avec la dureté des matériaux. Mais les photographies d'Arthur Tress ne s'arrêtent pas là. Elles contiennent un message, elles deviennent le symbole d'une lutte acharnée entre l'être humain et la ville, géante et oppressante. Pour rompre les affres de ce combat démesuré et par le biais de quelques clichés cocasses, Tress nous adresse quelques clins d'œil. Ce qui aurait pu paraître vulgaire à certains puritains n'est ici qu'audacieux. Même si le sexe est souvent présent, Tress s'en amuse et le met en scène tel des fantômes. Mais dans tout cela on peut avoir des sources mythologiques transposées avec cynisme et désinvolture. Tress laisse notre imagination vagabonder...

Il ne s'agit pas de feuilleter l'album mais de pénétrer dans ce monde à la fois cruel et sensuel. Photos-chocs jamais autant d'érotisme ne nous avait été montré. Facing-up est préfacé par Yves Navarre qui, par son talent d'écrivain nous invite à cette découverte en noir et blanc. Voyage dans la cité des rêves, de la vie et de la mort.

FLORÉAL DURAN.

Artur TRESS, Facing up, Bernard Letu éditeur, 28, rue Saint-Léger, 1204 Genève, Suisse. Prix : environ 70 Frs. (réf. FNAC).

## LE CALICOT

par NICOLE ADRIENNE.

« Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France ? dit Candide à l'abbé; lequel répondit : « Cinq ou six mille — C'est beaucoup, dit Candide; combien y en a-t-il de bonnes ? — Quinze ou seize, répliqua l'autre. — C'est beaucoup », dit Martin. »

Cet irrésistible passage du 22<sup>e</sup> chapitre du *Candide* de Voltaire revient souvent en mémoire, lorsqu'un roman contemporain semble sortir un peu du tas ordinaire que des barbouilleurs s'obstinent à grossir. Non que je crie, pour celui-ci (1), à la perfection : et d'abord, n'y a-t-il pas une certaine projection de l'auteur dans le jeune héros qui écrit un prétendu fatras qu'il se refuse à montrer ? Car on nous dit que Nicole Adrienne écrit depuis dix ans, et qu'elle publie pour la première fois. Elle voudra donc bien admettre, avec cette expérience de la publication, l'épreuve de la critique...

Son texte est loin d'être un fatras, et accroche même l'intérêt par un essai de style alternativement direct ou narratif, mais hélas, ce procédé tourne court, et se dilue, à mesure que le récit progresse. On admettra y trouver au moins une réminiscence dans l'épisode de la grand-mère agonisante longtemps veillée, et qui meurt au moment où l'attention se fait moins tendue (n'est-il pas quelque chose de ce genre chez ce merveilleux nouvelliste : Daniel Boulanger ?). Appréciations néanmoins quelques trouvailles : « la canine sombre de bourgeon » (p. 17), « un vent léger se froisse aux feuilles des platanes » (p. 102); voilà deux exemples de ce que peut inventer cet auteur, et encourageons-la dans cette voie : le mot juste et imagé devient trop rare aujourd'hui pour qu'on méprise une réussite.

Quant à l'intrigue, tout y est : — un jeune homme pusillanime, velléitaire; — un jeune notable d'un gros bourg (un peu moins jeune, celui-là); — un jeune homme libre et libéré, désinvolte (la beauté du diable); — un beau-père qui impose jusqu'au changement de nom; — une mère, non abusive, mais très, trop proche; — une existence grise, qui aura été ensoleillée autour de sa vingt-cinquième année (une existence comme en connaissent tant en

(1) Éditions Jacques-Marie Laffont et Associés, Collection « Romans », Lyon, Juin 1980, 202 pages, Gd 8°.

tant de refoulés ou de complexés, ou de timides... On n'a pas toujours un Jérôme pour s'en sortir. A la fin on est tenté d'inventer une suite : Patrice a beau nier la présence des autres, il se laissera épouser par Brigitte; médiocre mari, il sera piètre amant, et se souviendra de tel garçon rencontré fortuitement à la ville prochaine...

J'ai souvent demandé ici même pourquoi les femmes écrivaient-elles des romans homophiles parmi les meilleurs ? En attendant de trouver de quoi répondre à ces questions, lisez ce roman.

PIERRE NOUVEAU.

---

---

## CONCOURS DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

*Arcadie* organise un concours.

On peut nous adresser avant le 31 mai 1981 une *nouvelle* dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.

Maximum : quinze pages (format 21×29,5).

Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : sept cent cinquante francs.

Deuxième prix : cinq cents francs.

Et trois prix de cent francs chacun.

Publication réservée à *Arcadie*.

Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.

Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Sinclair, de Christian Gury et d'Odon Vallet.

Le choix est sans appel.

## ESSAYEZ DONC NOS PÉDALOS

de ALAIN MARCEL.

Avec un tel titre on pouvait s'attendre au pire mais dès le départ le spectacle accroche et retient l'attention du public. En fait « Essayez donc nos pédalos » ne se présente pas comme une pièce de théâtre traditionnelle. Il s'agit d'une série de sketches aussi désopilants que graves mettant en scène des situations et des personnages très différents les uns des autres.

Pour cette galerie de portraits les trois acteurs donnent le meilleur d'eux-mêmes. Nul doute qu'ils sont homophiles, d'ailleurs ils ne le cachent pas et si parfois ils montrent les travers de notre « milieu », pardonnez-moi l'expression, c'est sans complaisance mais toujours en connaissance de cause. Nos tracas sont dévoilés sans pudeur, le comportement de certains d'entre nous également. Mais il n'y a rien à redire à cette présentation... Ceux qui se reconnaîtront parmi cette foule de personnages et qui verront là une caricature de l'homosexualité prouveront leur manque d'humour et d'esprit mais surtout leur hypocrisie. Or tout le spectacle est axé contre une pudibonderie exagérée. Aux situations cocasses succèdent des moments plus graves. Que dire en effet de la scène de l'enterrement sinon qu'elle est d'une cruauté exemplaire. « Essayez donc nos pédalos » sont des images de la vie quotidienne, certes un peu poussées pour les besoins du spectacle, mais assez significatives de la réalité. Tout cela est interprété avec intelligence et vivacité. Les textes de Alain Marcel allient des jeux de mots et des réparties d'une rare qualité. Si dans ces tranches de bonne humeur le public rit aux éclats il lui arrive aussi d'être ému par des moments très forts où détresse humaine et misère sexuelle sont portées au devant de la scène. Exemple : le sketch sur l'homophile du troisième âge.

Mais beaucoup plus qu'un spectacle « Essayez donc nos pédalos » se veut un plaidoyer pour le droit à la différence et un réquisitoire contre les abus à notre égard. L'Église qui condamne est mise en cause, les politiciens pseudo-moralistes (style Foyer ou Mirguet) également et l'homme de la rue qui juge sans savoir ni comprendre figure en bonne place dans cette peinture au vitriol de l'intolérance. Même les problèmes de la famille sont abordés et si le ton employé semble parfois grand-guignolesque c'est bien sûr tout à fait volontaire. Quoi de plus naturel pour répondre à la sottise humaine...

Trois acteurs : Alain Marcel, Michel Dussarrat et Jean-Paul Muel pour interpréter plus de 40 personnages en 20 tableaux et 15 chansons dans un spectacle de 1 h 30. Il s'agit là d'une véritable épreuve de force. Tous trois jouent avec bonheur et grand talent. Ils passent du comique au tragique aussi facilement qu'ils changent de costume (et il y en a !). Amis Arcadiens allez vite voir ce spectacle, que dis-je, courez-y, vous ne le regretterez pas.

FLOREAL DURAN.

Au Théâtre Fontaine à 22 h.

## CALIGULA

co-production italo-américaine  
réalisée par TINTO BRASS.

On l'a écrit et fort judicieusement, nous nous trouvons-là en présence d'un super-porno (2 h 16).

Des moyens puissants (17 millions de dollars paraît-il), des acteurs de qualité : Peter O'Toole, Malcomm Mac Dowell, Teresa Ann Savoy assez exquise dans le rôle de la sœur incestueuse de Caligula.

Et une incontestable maladresse dans l'utilisation de ces divers atouts.

Oh ! certes on a fait bonne mesure : les fastes de la villa de Tibère à Capri sont étalés : à recommander le bain de l'empereur sous un immense manteau de pourpre, ses multiples « nourrices », les petits poissons familiers, ces très jeunes enfants qui toujours suivant Suétone étaient dressés à fournir au despote mille voluptés nautiques. (Non vous ne verrez pas cela, la recette semble perdue), etc., etc...

En définitive que reste-t-il de cette immense machine, hormis certains moments d'humour d'autant plus intense qu'involontaire ?

Rien d'autre qu'un grand accablement devant un tel gâchis et le regret que Gore Vidal ait sombré dans ce naufrage.

## LA BANQUIÈRE

film français de FRANCIS GIROD.

En exhumant pour l'adultérer sans la grandir cette vieille histoire d'un scandale financier déjà ancien, les auteurs n'ont pas reculé devant une besogne assez méprisable.

Ils ne se sont bien entendu pas souciés d'une grande vraisemblance dans la peinture de l'aventurière — en l'occurrence Romy Schneider — qui est au centre de l'action.

Comme leur modèle initial était notoirement lesbienne, ils n'ont évidemment pas négligé ce piment supplémentaire.

Ce qui nous vaut, entre autres scènes grotesques, un constat d'adultère où deux femmes sont surprises en flagrant délit !

Guère plus d'efforts n'ont été faits pour rendre plausible la conversion de l'héroïne à des amours supposées plus normales !

A moins que le nez de Daniel Mesguich n'y soit pour quelque chose.

La malheureuse Romy Schneider a bien du mérite à tirer son épingle de ce jeu truqué.

Quant à vous, chères Arcadiennes et chers Arcadiens, gardez-vous d'apporter votre obole à cette entreprise : la plus grande escroquerie n'est pas celle qu'on pense !

## CRUISING (La Chasse)

film américain de WILLIAM FREDKIN.

Si le Nijinsky d'Herbert Ross est une œuvre hautement louable, le film de Fredkin semble aussi néfaste que dangereux.

N'espérons pas en effet que le grand public s'abstiendra de généraliser et comprendra que le monde du cuir sado-maso, etc. n'est qu'un secteur, assez encombrant d'ailleurs, de la galaxie homosexuelle. — Le film a soulevé parmi le monde « gay people » américain une violente réprobation, à mon sens fort justifiée.

Oh ! certes beaucoup pourront s'étonner d'un étalage de virilités aussi oppressantes, mais, avant tout, dans « Cruising » on verra le côté meurtriers sadiques et autres joyeusetées.

Image de marque qui n'a que trop traîné dans la presse ou les polares.

Très consciemment, le réalisateur a parsemé son œuvre de multiples ambiguïtés et je crois stérile d'en dresser le catalogue.

Al Pacino n'a pas un relief inoubliable dans le personnage d'un policier appelé à plonger dans un underground redoutable à plus d'un titre.

Il ne sortira pas intact — tant s'en faut — de ce « parcours d'un combattant » sinon d'un combattu, même s'il accède au grade supérieur de la flicaille.

Remarquons au passage qu'il y a d'étranges acolytes dans les « Tours Pointues » américaines, tel ce nègre géant à peu près nu, bourreau placide et écrasant.

Si « Cruising » veut dire drague et dans une autre acception croisière, ne soyons pas surpris que tout ceci se termine par un naufrage.

\*

P. S. : Dans le *Dernier Métro*, Truffaut n'a pas résisté à la mode qui consiste à persiller une action qui s'en passerait fort bien, de quelques scènes homosexuelles.

Et voici la pauvre Andrea Ferreol promue lesbienne de choc et même quelque peu éprise, semble-t-il, de cet iceberg, Catherine Deneuve.

Un récit de vélo volé fournit le prétexte d'une évocation malsonnante pour les oreilles de ce pauvre Jean Poirot qui certes en a vu et entendu d'autres !

Bien petits côtés d'une œuvre par ailleurs louable et soignée, mais qui n'aurait rien perdu à en être allégée.

*Cher Voisin*, film hongrois de Kerdi Kovacs, nous démontre, ce dont, je pense, nous sommes, hélas, déjà persuadés, que l'accusation d'homosexualité n'a rien perdu, même en régime socialiste, de son pesant d'opprobre.

\*

## NIJINSKY

film américain d'HERBERT ROSS.

Enfin un film qui traite de l'homosexualité sans parti-pris de caricature, sans préjugé moralisant.

Il n'était pas très aisé de retracer la carrière fulgurante de Nijinsky si proche d'Icare par plus d'un trait.

Je n'estime pas, contrairement à ce qui a été soutenu, qu'en mettant l'accent sur les liens affectifs de Diaghilew et de son danseur, le réalisateur ait commis une erreur.

Bien au contraire, en campant ces deux personnes hors du commun, Herbert Ross a illustré, loin de toute mièvrerie facile, ces rapports fort antiques de l'aimant et de l'aimé, ici quelque peu slavisés.

Peu de choses manquent à cette peinture : Alan Bates recrée un Diaghilew aux mille facettes, aussi éblouissant qu'impitoyable.

Pour Nijinsky, pierre d'achoppement s'il en fût de cette évocation, on a su trouver, chose fort rare, un danseur qui est aussi comédien.

Même les personnages secondaires comme le frivole baron Gunzburg, ont une épaisseur et il est émouvant de retrouver au détour du chemin un survivant de cet âge d'or : Anton Dolin.

Ajoutons, ce qui est loin d'être superflu, que les jeunes générations verront, et sans vaine littérature, comment une union homosexuelle et même un homme peuvent être détruits par l'intervention d'une femme, par un mariage.

Concluons : film à projeter d'urgence dans toutes les écoles publiques et privées.

\*

## ANTHRACITE

film français d'ÉDOUARD NIERMANS.

Replongeons-nous donc dans le monde des collèges religieux.

Les Jésuites selon Niermans ne sont plus ceux de Peyrefitte et le Père Godard se situe à des millions d'années-lumière du Père de Trennes.

Aussi n'y a-t-il rien d'équivoque entre un adolescent bloqué, silencieux, étranger aux jeux collectifs — Pierre — et son surveillant : le Père Godard, dit Anthracite.

En voulant substituer à l'amour au sens chrétien du terme à la force d'une discipline qui peut aller jusqu'aux châtiments corporels, le Père courait à l'échec.

Et nous assistons en effet à une série d'échecs ce qui rend le film d'un abord malaisé.

D'emblée Pierre rejette cette image d'un père substitué qui pourrait être Anthracite et il finit même, au sens propre du terme, par la piétiner.

L'œuvre de Niermans est ambitieuse et risque de déplaire, voire de choquer.

Elle comporte bon nombre de maladresses, voire d'in vraisemblances et l'on doit regretter que la scène finale : le lynchage du Père, toléré par les Supérieurs, soit bien peu crédible, ce qui laisse le spectateur sur une très fâcheuse impression.

Mais il serait injuste de ne pas créditer l'auteur de réelles beautés : le cadre choisi, deux institutions à Rodez et la splendide Auvergne qui l'entoure.

Surtout la description sans fard du prolétariat des subalternes du collège, concierges, commis de cuisine, serveurs et autres minus que nous avons tous connus et bien entendu oubliés.

Anthraxite n'est pas aussi gris que son titre pourrait le faire croire, cette pierre peut aussi brûler.

## DE LA VIE DES MARIONNETTES

film suédois d'INGMAR BERGMAN.

Il existe plusieurs acceptions du mot « Marionnette ». L'une d'entre elles, si l'on en croit le Robert, se trouve ainsi précisée : « Personne qu'on manœuvre à son gré, à laquelle on fait faire ce que l'on veut ».

Il ne semble pas qu'en l'espèce le titre soit parfaitement adéquat ou alors disons qu'Œdipe est une des premières marionnettes connues.

Toujours est-il que la récente œuvre de Bergman en marge des affrontements d'un couple déchiré (air très, sinon trop ressassé) et d'un crime sordide, met l'accent sur une sexualité sans fards : sodomie et homosexualité notamment.

Laissons de côté les explications psychanalytiques qui frôlent le canular et reconnaissons que le personnage de Tim, le modéliste homosexuel, ouvre une voie nouvelle.

Sauf erreur, il m'apparaît que pour la première fois à l'écran, un auteur fait une peinture très poussée du comportement d'un homosexuel vieillissant et solitaire, de sa déréliction.

Le grand défaut de l'œuvre est ce que j'appellerai l'abus du récit de Theramène.

Le cinéma, c'est un truisme qu'il faut souvent rappeler, devrait montrer et non pas raconter.

Camille doit mourir devant nous et non pas en coulisse.

Sans doute ce défaut trouve son excuse dans les contraintes d'un film conçu par la télévision munichoise. Ainsi peut-on mieux admettre l'usage systématique des gros plans de visages et autres procédés souvent irritants.

On ne croit guère aux explications données par chaque marionnette.

Bergman a d'ailleurs indiqué dans une interview qu'il avait essayé de montrer quelle illusion peut être l'objectivité.

« Aucun des personnages ne peut par conséquent prétendre éclaircir le drame et ses raisons profondes. »

Et le spectateur pas davantage.

Que cela ne décourage pas les Arcadiens cinéphiles de découvrir cette œuvre souvent cruelle, parfois déconcertante mais toujours exceptionnelle.

La Suède est un monde froid, ne le savait-on pas ?

Dans Fenêtres sur New York (Windows) de Gordon Wilies, le vilain est une vilaine !

On y apprend jusqu'où une lesbienne (d'outre-atlantique évidemment) peut pousser la perversité vindicative.

Que Dieu vous en préserve, chères consœurs ; il est j'en suis persuadé, d'autres procédés de séduction plus efficaces que les étranges et tortueuses manœuvres longuement décrites dans ce bizarre « thriller ».

## FAME

film américain d'ALAN PARKER.

Il est trop exceptionnel, mais combien réconfortant, de sortir d'une salle de cinéma avec autant d'allégresse, de joie et même de reconnaissance pour l'auteur du film.

Fame est une œuvre sans anecdote, une sorte de puzzle où fourmillent les élèves filles et garçons de toutes couleurs et de toutes origines, flanqués de leurs professeurs, dans une école où s'enseignent les arts du spectacle : musique, chant, danse, expression corporelle etc., etc...

Le seul fil conducteur depuis les auditions sélectionnant les candidats jusqu'à la description de leurs divers travaux se limite à l'indication des étapes de leurs études au long des années qui jalonnent leur vie d'étudiant.

Nombreuses surtout les occasions d'admirer ou de s'émouvoir au rythme endiablé des séquences de Fame.

Volontairement je n'en retiendrai qu'une : l'exercice où l'on demande à chaque élève de raconter un fait personnel, évènement heureux ou malheureux qui a marqué son existence.

C'est l'occasion pour un garçon, peu avantagé physiquement, de vivre à visage découvert et de confesser ce qui d'ailleurs n'était pas très caché : son homosexualité, sa « différence ».

Il le fait avec autant de simplicité que de dignité et a cette surprenante remarque qu'il convient je crois de méditer : « N'être jamais heureux est différent d'être malheureux ».

N'hésitez pas à découvrir Fame, son grouillement turbulent, fantasque et parfois fou qui ne peut laisser indifférent, ni insensible.

On comprend en voyant un tel apprentissage et le foisonnement de ces personnages que le monde du cinéma américain n'a pas fini de nous étonner au sens littéral du terme.

SINCLAIR.

## AU BON PORC

### SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier au naturel — Toute l'année

Au détail, le kilo : 370 F

Tarif au 1-9-1980

Tarif d'expédition de terrines sur demande

**Choucroute paysanne — Saumon fumé**

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 Paris

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE

QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

---

## ARGUMENTAIRE

Quatorze fiches réalisées par la Commission du monde professionnel d'ARCADIE destinées à tous ceux qui veulent avoir des arguments pour discuter de l'homophilie.

**Indispensable à tous ceux qui militent...**

Ed. ARCADIE — 10 F

---

Mercredi 26 novembre — 21 heures

**CLUB DES PAYS LATINS**

**GIL CERISAY**

dans son tour de chant

## A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

\*

Retenir sa table

\*

**CLAUDE VOUS PROPOSE...**

de 12 à 22 heures tous les jours,  
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues  
servies avec gentillesse,  
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

---

JEAN-PIERRE KRETTNICH

**PEINTURES - DÉCORATION**

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

---

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

**HOTEL STAR 1 ° NN**

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22  
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

**HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 ° NN**

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73  
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

VOTRE DÉCORATEUR

TENTURES MURALES - RIDEAUX SUR MESURE

**DÉCORA**

S.A.R.L. capital 20 000 F  
R.C. Paris B 315945857

MOLLETON - GALONS - COLLE - AGRAFEUSES  
TRINGLES A RIDEAUX

110, rue Championnet - 75018 Paris - Tél. : 606-83-56

REMISE AUX ARCADIENS

**VOTRE ASSUREUR**

incendie - auto - vie  
épargne - retraite  
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

**Raymond MAURE**

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

\*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique

Présent au club chaque week-end

**PETIT GIOVANNI**

**BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER**

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

\*\*

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE

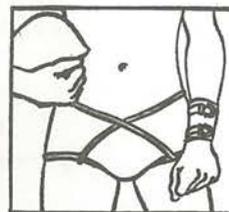
VOUS SERA RÉSERVÉ

— 678 —

Amis d'ARCADIE, chez

**BARLAY**

**CHEMISIER-TAILLEUR**



**SLIP RUBEN TORRES**

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

*Vous trouverez un accueil sympathique*

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc



Pour les Fous du Cuir  
et les Anticonformistes

**Boy's  
Cuir**

Boîte Postale : N° 33

13005 - MARSEILLE

CATALOGUES et TARIFS

Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



★ Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. ★





*ouverture  
d'un salon  
de coiffure*

*prothèse  
capillaire*

*soins du visage  
et du corps*

**Consultation gratuite**

**PRIX MODÉRÉS**

**18, RUE DES MESSAGERIES  
PARIS 10<sup>e</sup>**

**Métro Poissonnière  
Parking privé**

**Tél. : 824-60-12 - 824-48-61**

***DU NOUVEAU !***

**AU CLUB  
D'ESTHÉTIQUE**

*Salvatore*



Sur rendez-vous  
du mardi au samedi  
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin  
ambiance relaxante